

FACULTÉ DE MÉDECINE DE L'UNIVERSITÉ DE PARIS

THÈSE

67

POUR

LE DOCTORAT EN MÉDECINE

PRÉSENTÉE PAR

FATACCIOLI Joseph

Né à Bastelica (Corse), le 4 Août 1884

*« Le cannibalisme régnait en
thérapeutique. »*

Prof. GILBERT.

L'ORGANOTHÉRAPIE HUMAINE EN THÉRAPEUTIQUE

Président : M. LE PROFESSEUR GILBERT

PARIS
LIBRAIRIE DES FACULTÉS DE MÉDECINE
OLLIER-HENRY

26, Rue Monsieur-le-Prince, 26, (VI^e Ar^t). -- PARIS.

(Anciennement 8, Rue Casimir-Delavigne)

1911

67

THÈSE
POUR LE DOCTORAT EN MÉDECINE

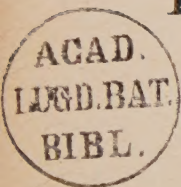
FACULTÉ DE MÉDECINE DE L'UNIVERSITÉ DE PARIS

THÈSE
POUR
LE DOCTORAT EN MÉDECINE

PRÉSENTÉE PAR
FATACCIOLI Joseph
Né à Bastelica (Corse), le 4 Août 1884

« Le cannibalisme régnait en
thérapeutique. »
Prof. GILBERT.

L'ORGANOTHÉRAPIE HUMAINE
EN THÉRAPEUTIQUE



Président : M. LE PROFESSEUR GILBERT

PARIS
LIBRAIRIE DES FACULTÉS DE MÉDECINE
OLLIER-HENRY

26, Rue Monsieur-le-Prince, 26, (VI^e Ar^t). -- PARIS.
(Anciennement 8, Rue Casimir-Delavigne)

1911

FACULTÉ DE MÉDECINE DE PARIS

Doyen	Professeurs	M. LANDOUZY
Anatomie		MM.
Physiologie		NICOLAS
Physique médicale.		CH. RICHEL
Chimie organique et Chimie générale		GARIEL
Parasitologie et Histoire naturelle médicale.		GAUTIER
Pathologie et Thérapeutique générales.		BLANCHARD
		ACHARD
Pathologie médicale.		WIDAL
Pathologie chirurgicale.		TESSIER
Anatomie pathologique.		LANNELONGUE
Histologie.		PIERRE MARIE.
Opérations et appareils.		PRENANT
Pharmacologie et matière médicale.		HARTMANN
Thérapeutique		POUCHET
Hygiène.		MARFAN
Médecine légale		CHANTEMESSE
Histoire de la médecine et de la chirurgie.		THOINOT
Pathologie expérimentale et comparée.		CHAUFFARD
		ROGER
Clinique médicale.		{ HAYEM
		{ GILBERT
		{ DEBOVE
Maladies des enfants.		{ LANDOUZY
Clinique des maladies mentales et des maladies de l'encéphale		{ HUTINEL
Clinique des maladies cutanées et syphilitiques		{ GILBERT BALLE
Clinique des maladies du système nerveux		{ GAUCHER
		{ DEJERINE
Clinique chirurgicale.		{ PIERRE DELBET
		{ QUENU
Clinique ophtalmologique.		{ RECLUS
Clinique des maladies des voies urinaires.		{ SEGOND
		{ DE LAPERSONNE
		{ ALBARRAN
Clinique d'accouchements		{ BAR
		{ PINARD
Clinique gynécologique.		{ RIBEMONT-DES-
Clinique chirurgicale infantile		{ SAIGNE
Clinique thérapeutique.		{ POZZI
		{ KIRMISSON
		{ A. ROBIN

Agrégés en exercices

MM.			
BALTHAZARD	DESGREZ	LECENE	OMBREDANNE
BERNARD	DUVAL PIERRE	LENORMANT	PROUST
BRANCA	GOUGEROT	LEQUEUX	RATHERY
BRINDEAU	GREGOIRE	LERI.	RETERER
BROCA ANDRÉ	GUENIOT	LOEPER	RICHAUD
BRUMPT	GUILLAIN	MACAIGNE	ROUSSY
CAMUS	JEANNIN	MAILLARD	ROUVIERE
CARNOT	JOUSSET ANDRÉ	MORESTIN	SCHWARTZ
CASTAIGNE	LABBE MARCEL	MULON	SICARD
CHEVASSU	LANGLOIS	NICLOUX	TERRIEN
CLAUDE	LAIGNEL-LAVAS-	NOBECOURT	TIFFENEAU
COUVELAIRE	TINE.	OKINCZYC	ZIMMERN

Par délibération en date du 9 décembre 1798, l'Ecole a arrêté que les opinions émises dans les dissertations qui lui seront présentées, doivent être considérées comme propres à leurs auteurs, et qu'elle n'entend leur donner aucune approbation ni improbation.

A LA MÉMOIRE VÉNÉRÉE DE MON PÈRE

A MONSIEUR LE PROFESSEUR GILBERT

Officier de la Légion d'Honneur

Professeur de Clinique Médicale à l'Hôtel-Dieu

Membre de l'Académie de Médecine

En Hommage de Profonde Reconnaissance

AVANT-PROPOS

Avant d'aborder l'étude de notre sujet, qu'il nous soit permis d'adresser ici nos plus vifs et sincères remerciements et notre meilleur souvenir à nos maîtres dans les hôpitaux :

MM. les Professeurs DIEULAFOY, CHAUFFARD, TUFFIER, BONNAIRE et HUTINEL, auxquels nous sommes redevable de la plus grosse part de nos connaissances cliniques.

Notre souvenir le plus affectueux va particulièrement à M. le Professeur DELBET, dont les claires leçons au lit du malade nous ont été si profitables et auquel nous sommes particulièrement reconnaissant de sa bienveillance à notre égard.

M. le Professeur GILBERT dont l'enseignement clinique nous a été précieux nous fait le grand honneur d'accepter la présidence de notre thèse ; qu'il veuille bien agréer nos sentiments de respectueuse reconnaissance.

« Certains animaux étaient l'objet d'une véritable prédilection, notamment la Vipère, le Cerf et la Licorne ; l'Homme rivalisait avec eux ; LE CANNIBALISME RÉGNAIT EN THÉRAPEUTIQUE. »

Leçon d'ouverture du Cours de Thérapeutique de M. le Professeur GILBERT, 8 Mars 1902.

HISTORIQUE

Lorsqu'au début de l'année 1888 BROWN SEQUARD fit ses premières communications aux Sociétés Savantes au sujet d'une thérapeutique nouvelle, dont les médicaments sont des produits fabriqués par les différents tissus de l'organisme, « on put croire dès l'abord à la découverte d'un Nouveau-Monde Pharmacologique. Il n'en était rien. Et si de BROWN SEQUARD, on peut dire qu'il a présidé à la Renaissance de l'opothérapie, on ne saurait dire qu'il l'ait créée » (1).

L'organothérapie, en effet, si brillamment remise en

(1) Leçon d'ouverture du Cours de Thérapeutique de M. le Professeur GILBERT,

vigueur par le grand physiologiste, est vieille comme le monde. Si haut que l'on remonte dans l'étude des textes, dont beaucoup, malheureusement ne sont pas parvenus jusqu'à nous, on en retrouve des traces. Il est incontestable que tous les peuples l'ont pratiquée ; de tout temps elle a été en honneur. Les civilisations les plus anciennes comme les plus récentes, les plus avancées comme les plus barbares, ont eu recours à elle : nous la retrouvons chez les Chinois, les Latins et chez les Arabes comme chez les sauvages des îles Mariannes ou les Kabyles de l'Afrique. On peut dire qu'elle a une origine presque divine, puisque la légende nous rapporte qu'Hercule affaibli dût avoir recours à la moelle de lion.

Et tandis que nous ne nous adressons qu'à un certain nombre de substances ordinairement tirées de glandes à sécrétion interne, nos devanciers ont employé tous les organes, tous les tissus et, chose plus extravagante encore, tous les excréments de tous les animaux. La corne de cerf était aussi estimée que les testicules de coq ou de renard ; la tête de vipère, qui entraît dans la composition de la thériaque, laquelle s'est perpétuée jusqu'à nos jours, était en aussi grand honneur que la fiente de chien qu'on appelait Album Græcum. « Certains animaux étaient l'objet d'une véritable prédilection, notamment la vipère, le cerf et la licorne ; l'homme rivalisait avec eux : *Le cannibalisme régnait en thérapeutique* ».

C'est à cette dernière partie de la vieille pharmacopée que nous limiterons notre sujet : l'emploi en thérapeutique des produits tirés de l'homme soit vivant, soit à

l'état de cadavre, et de ses excrétions ou sécrétions diverses. Voilà, certes, une médication peu banale et à laquelle BROWN-SEQUARD, selon toute apparence, n'a jamais songé. Si extraordinaire que cela puisse paraître, elle a été, comme l'organothérapie animale dont elle n'est qu'une partie employée de tout temps avec des vicissitudes diverses. Certaines de ses pratiques, transmises de générations en générations, subsistent encore dans nos campagnes.

Les Chinois ont toujours été, et sont encore, si nous en croyons les docteurs BOUFFARD et MACGOWAN, des partisans déterminés de la thérapeutique humaine : c'est ainsi, qu'ils employaient les matières fécales torréfiées, la vésicule biliaire extraite des hommes tués à la guerre, le placenta, le lait de femme et jusqu'au sperme.

Nous n'avons pas trouvé de documents relatifs à l'époque assyrienne et égyptienne, sans doute parce que les textes relatifs à ce sujet ne sont pas parvenus jusqu'à nous. Mais il est probable qu'on devait connaître et pratiquer à cette époque l'opothérapie humaine.

En revanche, nous avons des renseignements assez nombreux sur les périodes grecque et latine, quoique une partie des ouvrages de nombreux auteurs de ce temps, ne soient pas arrivés jusqu'à nous. L'organothérapie animale et humaine y a été très florissante. D'origine exclusivement populaire d'abord, elle n'était tenue qu'en médiocre estime par les grands médecins de cette époque, HIPPOCRATE, CELSE, GALIEN. Ils durent

toutefois, sacrifier au goût de leurs contemporains, puisque nous trouvons divers produits humains mentionnés dans leurs œuvres. Ainsi, HÉRODOTE employait l'urine de femme. ARTÉMISE, reine de Carie, mélangeait les cendres de son époux à sa boisson, pour se consoler de sa perte. Breuvage et remède étranges en vérité. Dans une liste de médicaments employés par HIPPOCRATE (460 ans avant J.-Ch.) qui nous est rapportée par LECLERC (Histoire de la Médecine, p. 159 de l'édition de 1729) nous trouvons l'urine humaine, l'arrière faix, le méconium et les excréments humains, à côté d'autres produits de divers animaux, renard, chien, oie, etc.,. EURYPHON de l'École de Cnide employait le lait de femme contre la phthisie; c'est d'ailleurs un remède ou un aliment que nous verrons souvent, par la suite, prescrit dans ce but. ARETÉE se servait du foie et du sang humains contre l'épilepsie. Ne serait-il pas intéressant d'expérimenter contre cette affection notre moderne extrait hépatique? Toutefois, il est plus sage, sans doute, de nous en tenir au bromure. MILETUS, ESCHINE d'Athènes, ARCHELAUS et ORPHÉE traitaient diverses maladies par le fiel, le crâne, le sang humains, la cendre d'excréments. ASCLÉPIADE, PHARMACION (le pharmacien) (100 ans avant J.-C.) guérissait ses malades en leur faisant manger des excréments animaux et humains. PLINE et GALIEN nous apprennent que XÉNOCRATE dans un ouvrage sur les remèdes préconisait le sang menstruel, et le sang d'homme, le cérumen, les urines et les matières fécales, la cervelle,

les chairs, le foie humains. Il n'y manquait que l'usnée humaine, la momie et le crâne humain et le tableau était presque complet.

PLINE L'ANCIEN (79 ans av. J. C.) qui mourut victime de sa curiosité scientifique, brûlé par les laves du Vésuve, qu'il s'était attardé à examiner de près, estimait dans son histoire naturelle que les médicaments animaux sont plus efficaces que les végétaux. C'est lui qui, avec CELSE, nous apprend que le sang de gladiateur sucé à même les veines était d'un emploi courant à Rome. Toutefois, il condamne cette coutume barbare, qu'il qualifie de « monstruosité », ainsi que celle qui consistait à mettre à mort les enfants pour en avoir le sang dont on faisait des bains de sang. Ces bains avaient été prescrits, entre autres, à l'empereur Constantin, par les prêtres de Jupiter Capitolin, pour le guérir d'une maladie dont il était atteint. C'est PLINE encore qui nous apprend qu'on employait la cervelle humaine contre l'épilepsie. Et nous verrons combien cette substance sera employée plus tard. De même pour la moëlle des os, les rognures des os, les rognures des ongles, le sperme, les urines, le cérumen, le lait de femme et le sang des femmes en règles. N'est-ce pas lui encore qui nous raconte que les Grecs connaissaient le goût de chaque viscère, de chaque membre humain. Et de fait, ce furent les médecins grecs établis à Rome à la suite d'ASCLEPIADE qui mirent à la mode la médication organique.

CELSE (5 ans après J.-C.) et GALIEN (131 après

J.-C.) eux-mêmes, quoique peu enthousiastes de ce genre de thérapeutique, l'ont employée, peut-être à leur corps défendant. Ainsi la salive qui entraînait dans la constitution des fards et pommades des dames romaines contre les dartres.

DIOSCORIDE (100 ans après J.-C.) était un organo thérapeute convaincu. Il prescrivait aux hydropiques de boire de leur urine à jeun. Et ne savons nous pas aujourd'hui que l'urée est diurétique ? ORIBASE, SEXTUS EMPIRICUS, AETIUS d'ANTIOCHE (V^e siècle) PAUL d'EGINE (VII^e siècle) étaient des fervents de cette thérapeutique. La période greco-latine a été en somme l'âge d'argent de l'organothérapie.

Quand l'empire romain s'effondra sous les assauts redoublés des barbares, cette branche de la Thérapeutique survécut à la chute de cette civilisation qui lui avait été si favorable. Nous entrons alors dans une seconde période qui s'étend sur un espace de huit siècles, et qui est le Moyen Age. Deux civilisations, également brillantes fleurirent : la première, au point de vue médical qui nous intéresse, va du VIII^e au XI^e siècle. C'est la civilisation arabe avec l'école arabe, qui eut des représentants illustres avec MÉSUÉ, RHAZÈS, ALBUCASIS et AVICENNE ; la deuxième qui va du XI^e au XV^e siècle est la civilisation occidentale et chrétienne avec les écoles italiennes de Padoue, de Bologne, de Salerne et celles de Montpellier et de Paris. L'organothérapie qui avait été presque exclusivement d'origine et d'essence populaires pendant l'époque gréco-

latine, va maintenant, sans se transformer beaucoup, toutefois, passer dans le domaine scientifique. Les lettrés et les savants vont profiter des acquisitions déjà accumulées dans leurs ouvrages par leurs prédécesseurs ; les prescriptions simples de ces derniers vont être transformées en formules compliquées ayant de plus en plus tendance à devenir cabalistiques. En somme, période de transition, où cette partie de la thérapeutique n'aura rien à gagner aux transformations qu'on va lui faire subir. Toutefois, c'est aux écoles occidentales, italiennes et françaises que doit être attribuée cette métamorphose, tandis qu'à l'Ecole Arabe revient le mérite d'avoir la première étudié les textes Anciens.

C'est au voisinage de Constantinople qu'il faut attribuer cette influence. C'est là en effet que s'étaient le mieux conservés les derniers vestiges de la puissance romaine, et qu'y étaient conservés les ouvrages que l'Ecole arabe pouvait compulser. C'est à Bagdad qu'elle fut fondée au IX^e siècle par MÉSUÉ l'Ancien qui vécut de 777 à 857. Médecin du grand calife Haroun-al-Rachid, il employait la médication animale la plus variée, splénique, cérébrale, rénale, vésicale, pulmonaire, mais on ne trouve pas chez lui de traces d'organothérapie humaine. D'ailleurs, les Arabes avaient beaucoup plus de confiance dans la thérapeutique végétale que dans la thérapeutique animale. Toutefois, on trouve dans l'Aboud Djafard Ahmad, livre de préceptes médicaux, que les cheveux humains infusés dans du vinaigre étaient appliqués localement sur les morsures comme

antirabiques. C'était déjà bien anodin et pas très répugnant. Les successeurs RHAZES et ALBUCASIS (X^e siècle) et AVICENNE (XI^e siècle) sont aussi des organothérapeutes. « L'entretien et le rétablissement du bon fonctionnement d'un organe se fait par l'organe semblable, car chaque corps et chaque portion de corps a sa propriété spéciale. » Phrase attribuée à ALBUCASIS. Et ils semblent bien avoir pratiqué la médication humaine si nous en croyons les deux vers d'un poète du moyen âge à propos de l'épilepsie :

« Donnez, dit AVICENNE, à ce cœur foudroyé
Avec le suc de rüe, un crâne humain broyé ».

C'est par l'intermédiaire de l'école Arabe, grâce au voisinage du Califat de Cordoue, que nos écoles occidentales, surtout celle de Montpellier, connurent les ouvrages des Anciens. Elles commençaient vers le XI^e siècle à briller d'un certain éclat : Montpellier, grâce à GUY DE CHAULIAC, Paris, grâce au moine maître ALBERT, d'où vient le nom de Place Maubert, où il enseignait la médecine aux Philâtres (étudiants en médecine).

Dans ses secrets admirables de la médecine, il enseigne que « tout être communique à toutes les choses auxquelles on le joint, ses propriétés et ses vertus naturelles ». Et il conseille effectivement dans ses secrets de médecine, les divers organes animaux ; mais nous n'y trouvons aucune trace de l'emploi d'organes humains. Il en est de même chez GUY DE CHAULIAC (an 1000, XI^e siècle).

Les écoles italiennes semblent avoir été moins réservées. Dans le « De Compositione Medicamentorum » de Nicolas le MYREPSE (XV^e siècle, Ecole de Salerne) on voit déjà apparaître contre l'épilepsie la cervelle et le crâne, ainsi que le lait et le sang humains.

Comme nous venons de le voir pendant cette longue époque, l'opothérapie humaine n'a pas été tenue en très grande estime, bien que l'opothérapie animale semble avoir été suffisamment appréciée. Ce fut une période de recueillement où l'on s'en tenait servilement à l'étude des anciens, d'HIPPOCRATE et de GALIEN surtout ; on n'osa pas s'affranchir de la tutelle de ces grands maîtres qui, nous le savons, n'avaient pas beaucoup préconisé l'organothérapie.

Mais nous voici à l'aube de la Renaissance : période bien plus courte que la précédente puisqu'elle ne comprend que deux siècles, de la fin du XIV^e à la fin du XVI^e siècle ; ce fut, à la suite de BACON qui posa les premiers principes de la science expérimentale, et surtout du grand révolutionnaire PARACELSE, la réaction brutale et outrée contre HIPPOCRATE et GALIEN si respectés aux siècles précédents. L'histoire rapporte qu'à l'ouverture de son cours à Bâle, PARACELSE brûla publiquement les ouvrages de GALIEN, ce qui produisit un scandale sans précédent. L'autorité des Anciens fut bafouée de plus en plus. Rien de ce qu'ils ont avancé n'était admis sans contrôle ; chacun apportait le fruit de ses expériences et observations personnelles, souvent, il faut le reconnaître, bien dépourvues d'esprit critique.

C'est à PARACELSE encore que l'on doit d'avoir lancé ses contemporains dans les recherches chimiques, prétendant trouver dans le fond des cornues les secrets de la médecine. A la diététique si raisonnable de l'époque hippocratique, à la thérapeutique végétale de GALIEN et d'AVICENNE, il substitua la thérapeutique minérale ; l'antimoine, le soufre, le mercure, l'or, les sels, le nitre, telles furent ses grandes armes de combat. La cabale et la magie vinrent les renforcer. Ce fut le triomphe des signes cabalistiques gravés sur des sceaux en or, ou en argent, sur des parchemins ou amulettes suspendus aux diverses parties du corps des malades.

Les substances animales ne furent pas dédaignées par lui et ses disciples, mais elles ne venaient qu'en seconde ligne, et tellement transformées par les procédés de distillation, qu'ils n'obtenaient que de simples produits chimiques. Ils employaient entre autres matières, la graisse, le sang humains, la Momie qui depuis les Croisades occupait déjà une place prépondérante en thérapeutique. L'urine était une substance trop facile à distiller pour qu'ils n'essayassent d'en tirer des substances nouvelles aux propriétés curatives.

WURTZ, un des disciples de PARACELSE, estimait que « le corps renferme un baume naturel, qui varie dans chaque tissu et qui est l'agent de la réparation ».

Avec JEAN FERNEL (vers 1500) dont la thérapeutique fut longtemps classique, de nombreuses substances organiques empruntées à l'homme mort ou vivant furent expérimentées.

Avec JEAN LIÉBAUD de Paris et ses *Secrets de Médecine* (1616) avec MATTHIOLE de Sienne, LAURENT JOUBERT et tant d'autres sur lesquels nous reviendrons, nous arrivons à l'aurore du XVII^e siècle. Les substances humaines les plus diverses apparurent en thérapeutique, transformées sous forme d'huiles, d'essences, d'eaux distillées, de magistères.

L'organothérapie animale et humaine atteignit à cette époque son apogée. Jamais elle n'avait été à pareille fête, et ce fut autre chose que de l'engouement, puisque cela dura pendant près de deux siècles. Écoutez MATTHIOLE :

La curiosité des artistes de ce temps est allée si avant qu'elle n'a laissé aucune partie du corps humain sans en faire d'analyse pour en tirer quelque remède particulier ». Cerveille, graisse, crâne, os, urine, excréments, usnée humaine, momie, etc... tout y passa. Rien n'était négligé, car « si les viscères des animaux peuvent être utiles à cause de la similitude des tissus et des fonctions, à fortiori ceux de l'homme doivent-ils être d'une vertu supérieurement efficace, puisqu'ils sont à peu près identiques chez tous les individus sains ». Conception logique dans sa naïveté.

Et le célèbre MOYSE CHARAS, membre de l'Académie des Sciences, professeur au Jardin des Plantes, dans sa *Pharmacopée Royale* (1682) (page 242) insiste :

« Et qu'il (Dieu) a même voulu qu'il (l'homme) trouvât en son propre corps pendant sa vie et en celui des autres hommes après leur mort encore de plus excel-

lents médicaments que dans quelque autre animal que ce soit..... Outre celles (les préparations) qu'on peut faire de son crâne et de ses autres os, de son sang, de sa graisse, de sa chair et de sa momie ou corps embaumé et desséché on peut aussi préparer ses ongles, ses cheveux, son urine et ses autres excréments de même que l'arrière-faix des femmes....

Jusque-là qu'on peut dire qu'il n'y a aucune partie, ni excréments ou superfluités en l'homme, ni en la femme que la chimie ne puisse préparer pour la guérison ou le soulagement de la plupart des maux auxquels l'un et l'autre sont sujets ». Comme on le voit, le cannibalisme atteignait ses dernières limites.

VAN HELMONT (1655) qui à la suite de PARACELSE s'était adonné aux recherches chimiques, tenta de s'élever avec vigueur contre l'efficacité de tous ces remèdes ; mais ses protestations furent vaines et il lui arriva de se se donner à lui-même un démenti. Ne s'avisa-t-il pas d'employer la fiente humaine sous le nom de soufre occidental ? Toutes les écoles d'un bout à l'autre de l'Europe pratiquèrent l'opothérapie, aussi bien animale qu'humaine. En Italie, avec CORTESI et MANFREDI à Bologne ; dans les Pays-Bas avec VAN HELMONT ; en Egypte avec HODARRHAMANN. Mais c'est en France et en Allemagne qu'elle prit son plus bel essor. En France DAVID PLANIS CAMPY, DUCHESNE de la VIOLETTE, JEAN de RENOU, GUY PATIN, POMET, MOYSE CHARAS, en Allemagne ETTMULLER et SCHROEDER étaient les plus écoutés.

Et l'on reste stupéfaits quand on voit la multiplicité des substances employées et la complexité des procédés de préparation. En vérité, il ne nous restait pas grand chose à découvrir sinon un peu plus d'observation exacte et d'esprit scientifique.

Le XVIII^e siècle va assister à la décadence lente, mais sûre de l'organothérapie, aussi bien animale qu'humaine. Toutefois ce n'est qu'à la deuxième moitié de ce siècle que le déclin se fit sentir, irrémédiable. Dans la première, en effet, les disciples des maîtres du siècle précédent firent de vains efforts pour la faire adopter par leurs élèves, mais durent, à regret, constater leur échec. Toutefois, elle jouit encore jusque vers 1750 d'une certaine vogue grâce à de nombreux auteurs dont certains ouvrages eurent un succès considérable. D'ailleurs la plupart d'entre eux font un choix parmi les nombreux médicaments humains employés avant eux. Certains même, tout en décrivant les préparations et les propriétés de ces matériaux ne cachent pas leur scepticisme à leur égard.

Parmi ces auteurs, le premier en date est l'abbé ROUSSEAU (1701) médecin de Louis XIV qui en était un partisan résolu : « Il a plu à Dieu d'en mettre (des remèdes) dans le corps humain d'une excellence qui dépasse les autres », et plus loin il rapporte le raisonnement suivant, qu'il tenait de DANIEL BECKER : « la belle et divine harmonie qui se trouve entre les parties, par laquelle un membre est propre à soulager le même membre et les mêmes parties prouve combien

il est évident et certain qu'on peut tirer de très grands remèdes du corps humain, *les choses semblables étant conservées par leurs semblables*. C'est l'application du vieux principe *similia similibus curantur*. Et justifiant ses préceptes par ses actes, il prescrivait la cervelle, le crâne, le sang, l'urine humaine.

Le plus grand pharmacologue de l'époque, NICOLAS LEMERY (vers 1730), dont les ouvrages : Cours de Chimie, Secrets de Médecine, Pharmacopée et surtout le Dictionnaire universel des drogues, eurent un succès extraordinaire et de nombreuses éditions, tient en grande faveur la médication animale et humaine. Presque tous les organes employés au XVII^e siècle, se retrouvent chez lui.

HOFFMANN (1739) a peine à croire qu'il existe des médicaments plus actifs que l'arrière-faix, la peau, le crâne humains. On trouve encore ces divers organes cités dans le premier Codex Français de 1748 rédigé par le doyen J.-B. MORTINENQ, ce qui prouve que la médecine officielle hostile à cette thérapeutique au début du XVII^e siècle, avait fini par s'y rallier.

En 1743 parut la Matière Médicale de GEOFFROY, qui fut le dernier acte de foi en une thérapeutique, que rien ne peut désormais sauver d'un définitif oubli. Et la meilleure preuve en est dans la différence de ton que l'on constate entre la première partie de cet ouvrage paru en 1743 et la deuxième ou suite de la Matière médicale continuée par ARNAUD DE NOBLEVILLE et parue en 1757. A quatorze ans

d'intervalle seulement voici comment s'exprime le continuateur de GEOFFROY ; « De croire avec quelques médecins que les parties des animaux conviennent aux mêmes parties de l'homme et sympathisent avec elles, c'est une physique occulte, qui n'est plus de saison et qui n'est point soutenue par l'expérience ». Et BOERHAVE dans les Pays-Bas, n'est pas moins sceptique. Mentionnons pour mémoire le Cours de Matière Médicale de DESBOIS DE ROCHEFORT, médecin de la Charité qui en 1779, c'est-à-dire 109 ans seulement avant BROWN-SEQUARD, cite encore l'huile de crâne humain. Puis la Révolution Française signe un arrêt de mort pour toute sorte d'opothérapie. Et au début du XIX^e siècle elle est tombée dans l'oubli le plus complet. L'organothérapie animale se releva cent ans plus tard avec BROWN-SEQUARD. Quant à l'organothérapie humaine qui nous intéresse spécialement, on ne risque pas d'être mauvais prophète en disant qu'elle a définitivement vécu.

A quelles causes faut-il attribuer la décadence de cette thérapeutique au XVIII^e siècle ? D'abord à notre avis, aux résultats négatifs fournis par une longue expérience de deux ou trois siècles. Et la phrase d'ARNAUD DE NOBLÉVILLE disant que cette thérapeutique “ n'est plus de saison et n'est point soutenue par l'expérience ” ne nous donne-t-elle pas raison ? En second lieu au développement des études chimiques, qui sous l'impulsion de PARACELSE au XVI^e siècle, de VAN HELMONT SENNERT, DELEBOE, WILLIS,

LIBAVIUS au XVII^e siècle firent de rapides progrès, et attribuèrent de plus en plus une place prépondérante aux substances minérales, antimoine, or potable, mercure, etc... Au XVIII^e siècle les études zoologiques et botaniques de BUFFON, JUSSIEU, DAUBEUTON, et les nouvelles découvertes physiques et chimiques de VOLTA, GALVANI et LAVOISIER ont certainement aussi contribué à détourner les esprits de pratiques aussi empiriques et inefficaces et surtout aussi répugnantes.

CHAPITRE I^{er}

Produits tirés de l'Homme vivant, employé en thérapeutique

Les cheveux ont été souvent employés dans diverses affections. Nous avons déjà vu que les Arabes s'en servaient en applications sur les morsures, comme antirabiques, infusés dans du vinaigre. Dans les œuvres de DAVID PLANIS CAMPY (1646) (page 646) nous voyons que l'eau extraite des cheveux est admirable pour faire « croître les cheveux et les rendre beaux et longs si l'on les mouille souvent ». MOYSE CHARAS pensait qu'ils sont efficaces pour combattre les vapeurs. De même pensait ARNAUD de Nobleville (suite de la Matière Médicale, tome VI, p. 466) qui leur trouvait d'autres propriétés ; en les faisant distiller, il obtenait un sel volatil et pénétrant qui, de même que celui du crâne humain, était très efficace contre « l'épilepsie, l'apoplexie,

la léthargie et les autres affections soporeuses, à la dose de six à seize grains ». Il obtenait en outre par « la retorte au bain de sable » une huile qui, en liniment avec du miel, était très bonne pour faire croître et repousser les cheveux.

Et enfin, il nous donne un troisième emploi : C'est la cendre des cheveux en infusion dans du vin contre la jaunisse. SCHIROEDER (p. 602 de son *Hoffmania Schrœderi Pharmacopeia* édition de 1688) ajoute à ces qualités que l'eau distillée de cheveux est efficace contre les luxations des membres.

Quand à l'emploi des ongles, il semble d'origine encore plus ancienne. Les Grecs, prétend PLINE, (liv. XXVIII) en faisaient usage. Nous avons vu dans une phrase déjà citée de MOYSE CHARAS qu'au XVII^e siècle, on les employait aussi ; mais pour quel usage, grands Dieux ! Ecoutez SCHIROEDER (*Pharmacopée* p. 602). Pris à l'intérieur, pulvérisés ou en infusion comme vomitifs et anhydrotiques. Et GEOFFROY (page 460 de la matière médicale) emploie aussi bien ceux des doigts des mains que des pieds comme purgatifs et vomitifs violents. « Remède d'armée qui ne convient qu'aux gens robustes comme des soldats » à la dose d'un ou deux scrupules dans du vin. Ils sont même efficaces contre l'épilepsie.

La salive est aussi une des substances les plus universellement et anciennement employées ; d'après CABANÈS, elle aurait été d'un usage courant à Rome, contre diverses affections oculaires : ophthalmies, yeux san-

guinolents, épiphoras. CELSE et PLINE nous rapportent que les Romains l'employaient le matin à jeun contre les dartres, la chassie des yeux, la lèpre et pour faire avorter les furoncles. C'est à un « sel volatil salé ou ammoniacal » qu'elle devrait ses diverses propriétés d'après GEOFFROY qui la préconise contre les dartres, démangeaisons et écorchures; contre les hémorroïdes, il faut, dit-il, « se frotter avec du papier mouillé de salive ». Les nourrices décrassent leurs nourrissons en les frottant le matin de leur salive « ce qu'elles font plus facilement qu'avec de l'eau pure ». Est-ce de l'ironie ou de la naïveté ? SCHROEDER prétend que la salive « jejuni hominis » est efficace contre les morsures venimeuses des serpents, les morsures des chiens enragés, les ulcères, les plaies. Pour une blessure de la cornée par exemple, GEOFFROY raconte qu'une personne fut guérie « promptement » par sa mère qui lui léchait la blessure le matin à jeun. Elle aurait aussi des propriétés fébrifuges ; du moins il nous l'assure d'après les Ephémérides d'Allemagne (Decurie III années V et VI où il est dit qu'avec des pilules de pain maché par un homme sain à jeun, on combat la fièvre. Les mêmes pilules machées par une femme qui a ses époques, les font revenir aux femmes qui ne les ont plus. « Toutes ces observations qui tendent à prouver que la salive n'est pas une liqueur indifférente, doivent faire penser que si dans une personne saine elle a plusieurs propriétés, elle doit, par une raison contraire, produire de mauvais effets dans une personne infirme et valétudinaire. « Et il blâme verte-

ment ces nourrices qui « étant incommodées » mâchent avant de les donner à leurs nourrissons les bouillies et panades « ce qui corrompt leurs digestions et est la cause d'autres maladies. » La remarque est évidemment très sensée. Pour déraciner les porreaux (verrues) LEMERY nous donne dans ses *Secrets de médecine* (page 397, livre I) la formule suivante : savon noir, chaux, salive, quantités égales et faire un emplâtre à appliquer durant 24 heures. Dans la Belgique Flammande, d'après CABANÈS, les accouchées lèchent leurs nourrissons pour leur faire disparaître les tâches de naissance. HAESERUS HERCUL au XII^e siècle nous apprend qu'il en était de même de son temps. C'est une pratique employée dans toute la série animale. Rappelons-nous, en effet, les vers du bon fabuliste :

« C'était un ours »

Mais un ours mal léché ».

On est allé jusqu'à employer la sueur contre la scrofule (SCHROEDER) « *contra scrophulos* ». Mieux encore : COHAUSEN prétendait prolonger la vie des vieillards par l'haleine des jeunes filles et la transpiration qui émane de leurs corps ; d'après GRASSET (*Le Transformisme médical*) on faisait coucher les malades avec leurs nourrices ou des jeunes filles bien fraîches et bien saines. Vraiment ces jeunes filles obligées de coucher avec des vieillards malades étaient plutôt à plaindre. VAN SWIETEN attribuait les guérisons à une émana-

tion subtile du corps de ces jeunes filles qui s'insinue par les pores absorbants dans le corps du malade épuisé et le ranime au détriment de la jeune personne qui dépérit insensiblement.

Mais que penser de l'emploi du cérumen qui remonterait d'après le dictionnaire de Matière médicale de MÉRAT et de LENTZ à XENOCRATE d'APHRODISIE que GALIEN a réfuté. Il était doué, d'après lui, de vertus extraordinaires contre les piqures des nerfs et des tendons. PLINE nous relate qu'il était employé contre les piqures des scorpions et des serpents. LEMERY, le trouve résolutif appliqué extérieurement surtout « pour les panaris dans leurs commencements. » SCHIROEDER l'emploie aussi contre les piqures des scorpions, il trouve qu'il agglutine les blessures, et, chose bien plus répugnante, l'emploie, ainsi qu'ETTMULLER, à l'intérieur contre les coliques. On l'emploie encore actuellement, paraît-il, en Saintonge comme tel. GEOFFROY trouve « la cire des oreilles, savonneuse, abstergente et détersive » contre les piqures des nerfs ou tendons, seule ou associée au baume du Pérou. Elle guérit aussi promptement les écorchures du contour des ongles. Il nous rapporte l'histoire qu'il a lue dans les Éphémérides d'Allemagne, d'un homme qui ayant la vue très faible et ayant toujours porté lunettes, arriva à s'en passer et à recouvrer la vue, grâce au cerumen dont il soignait le coin des yeux. Et il ajoute avec raison « nous n'avons rien à objecter contre ces effets ; cependant comme il y a plusieurs autres remèdes beaucoup moins

dégoutants et aussi efficaces qui satisfont aux mêmes intentions, tels que le blanc de baleine pour la colique et les baumes du Pérou et de copahu pour les plaies nerveuses, nous pensons qu'on doit leur donner la préférence et ne se servir de celui-ci que lorsqu'on s'y trouve forcé par la disette de tout autre médicament ; la médecine veut être tritée avec démenée, et si d'un côté on doit éviter les remèdes pompeux, qui sentent le charlatan, on doit de l'autre n'employer que forcément ceux qui sont trop vils et trop abjects de peur que le mépris et le dégoût qu'ils inspirent, ne rejaillissent sur le médecin ». Le raisonnement est sensé mais ça ne l'empêchera pas un peu plus loin de nous recommander des remèdes tels que le méconium, l'urine et les matières fécales.

Les calculs intestinaux eux-mêmes rentraient dans cette étrange thérapeutique. On les appelait bezoards humains par opposition aux bezoards animaux qui étaient employés aussi ; ils étaient prescrits d'après MÉRAT et de LENZ, comme apéritifs, sudorifiques et lithontriptiques. SCHROEDER les employe au même usage et en est fort partisan : voici d'après DAVID PLANIS CAMPY la façon d'obtenir un sel de pierre d'homme :

Calciner 4 ou 5 fois après pulvérisation avec égale quantité de salpêtre raffiné, jusqu'à ce que ces pierres soient blanches comme le lait ; puis dissoudre avec térébenthine, suc de citron et diverses autres substances. Dose de 3 ou 4 grains dans du vin blanc donnés au

croissant de la lune. Ce sel « chasse puissamment la pierre de la vessie et des reins ».

Mais la bile elle-même n'a-t-elle pas été recommandée sous forme d'extraits contre la surdité, les concrétions biliaires et comme sudorifique ?

Les lombrics mêmes faisaient partie de la pharmacopée de SCHROEDER.

Le sperme ne guérissait-il pas du temps de PLINE les piqures de scorpions et serpents.

SCHROEDER nous affirme que PARACELSE l'employait pour faire acquérir « la chaleur amoureuse ». En Chine actuellement on emploierait le sperme desséché vendu au public en pilules, comme tonique puissant de la chlorose, de l'anémie, dans la convalescence des maladies graves. Et, raconte le Docteur BOUFFARD, les pharmaciens loueraient en ce pays des jeunes gens qu'ils payent très cher et qui doivent leur fournir le produit de leur sécrétion testiculaire.

CHAPITRE II

Parmi les diverses substances humaines, le lait a été certainement une de celles qui ont le plus longtemps et le plus anciennement joui de la faveur populaire. Les Chinois l'ont toujours beaucoup estimé et l'estiment encore aujourd'hui. Ils guérissaient les ophthalmies avec du lait de femme dans lequel ils trempaient des yeux d'éléphants. Aujourd'hui on le vend couramment, paraît-il, dans les rues. EURYPHON de CNIDE chez les Grecs soignait les phthisiques par les cautères et le lait de femme. HIPPOCRATE le conseillait en injections vaginales contre la stérilité. A Rome, avec de la pulpe de concombre sauvage délayée dans du lait de femme on faisait des pessaires pour provoquer les menstrues. On s'en servait dans les affections du poulmon, dans les oph-

talmies et les blessures de l'œil dans les affections de l'estomac et dans les fièvres lentes, au dire de PLINE. DIOSCORIDE considérait le lait de femme tété directement comme un des meilleurs remèdes contre la phtisie.

Dans l'Inde, d'après CURSETJI (*Annales Médicales des maladies de l'oreille et du larynx*, 1900), le lait maternel instillé dans l'oreille sert au traitement des écoulements d'oreille. Au XVI^e siècle, il était très employé dans des affections diverses ; en injections dans la blennorrhagie, associé à l'eau de rose par JEAN ARDERN ; dans les affections des yeux par A. PARE ; par Jean MONTEUX, médecin d'Henri II qui trouve « le lait d'une jeune femme bien tempérée, fort propice pour apaiser les douleurs des yeux ». Il était aussi employé contre toutes sortes de faiblesses. Mazarin était, au dire de GUY PATIN, si faible au cours de la maladie qui l'emporta, qu'on songeait à le mettre au lait de femme. Mais c'est surtout dans le traitement de la phtisie qu'il était apprécié, vraisemblablement à cause de sa valeur nutritive. Ainsi Jean de la FRAMBOISIÈRE en 1613, du PINET en 1622 l'employaient pour cet usage. LAZARE RIVIÈRE, médecin-chimiste (1589-1655) nous a laissé parmi de nombreuses observations, celle d'un abbé phtisique qui pour se guérir, suçait le lait, au sein d'une femme. Celle-ci fut infectée et mourut. Elle infecta à son tour sa sœur, qui toutefois guérit. Quant au curé, son traitement ne lui servit de rien et il mourut.

Dans les secrets de la Médecine de Jean LIEBAUD (M D C X V I) nous trouvons la composition de l'eau de maistre PIERRE ESPAGNOL qui « aiguisse la veüe, oste les taches et boutons de l'œil » (page 446). Dans la composition de cette eau entrent à côté de plantes diverses fenouil âche etc., de l'urine de jeune enfant vierge et du lait de femme ou d'ânesse. Dans une autre eau du même LIEBAUT », -pour la lèpre et autres maladies comme défédation et turpitude de tout le corps, yeux chassieux et pour contregarder la jeunesse en son entier, souveraine aussi à plusieurs autres choses comme on le peut cognoistre à l'expérience » se trouvent encore des substances minérales trempées dans de l'urine de jeune enfant vierge et dans du lait de « femme allaitante enfant masle qu'elle ait engendré » JEAN DE RENOUE dans ses Oeuvres pharmaceutiques (1637) dit qu'il se sert aussi du lait de femme. SCHROEDER (Pharmacopée 1688) pense que le lait de femme «refrigerat, lenit, maturat, oculorum rubedine subvenit ». LEMERY le trouve « restaurant, adoucissant pectoral, propre pour la phtisie et les maladies de consommation », et, en instillations dans les yeux le recommande « pour en tempérer les inflammations ». Cette dernière pratique est encore très courante dans nos campagnes. D'après GEOFFROY c'est la sérosité qu'il contient qui le rend « tempéré, restaurant et fort convenable dans la phtisie et le marasme..... Mais vu la malpropreté, l'inconduite et l'intempérance des nourrices, vu aussi la difficulté pour l'homme de tetter, il faut préférer le lait

d'anesse ou de chèvre ». CABANES citant TH. MARTIN dit que les Kabyles lavent la plaie après l'opération du trépan avec du « lait de femme propre, c'est-à-dire ayant fait ses prières ».

La secondine, nom que le chirurgien JEAN GUILLEMEAU se flatte d'avoir donné au placenta appelé, dit-il, par les sages-femmes arrière-faix ou délivre, n'a pas joui d'une moindre faveur que le lait.

Les Chinois ont toujours employé et emploient encore aujourd'hui le placenta humain pour favoriser l'accouchement, et comme traitement de la chlorose à l'état frais ou desséché, en pilules. Nous avons déjà vu que l'arrière-faix de femme se trouve compris, d'après LECLERC, dans la liste des médicaments d'HIPPOCRATE, DAVID PLANIS CAMPY extrayait de la secondine ou placenta des sels utilisés contre l'épilepsie et l'apoplexie. Il en extrayait aussi une eau qui n'avait pas sa pareille pour expulser les secondines retenues. HÆSERUS HERCUL recommandait de faire disparaître les taches de naissances en les frottant avec l'arrière-faix d'une femme nouvellement accouchée. MOYSE CHARAS nous apprend comment on procédait à la distillation de l'arrière-faix des femmes. On l'employait au XVII^e siècle dans le traitement de la chlorose et dans les hémorragies utérines, soit à l'état frais, soit desséché et mis en pilules. NICOLAS LEMERY au XVII^e siècle s'en servait fort, en l'appliquant « tout chaud sortant de la matrice » pour effacer les lentilles. Desséché et mis en poudre, il le préconisait à l'intérieur

pour hâter l'accouchement, pour apaiser les tranchées, et comme antiépileptique, à la dose de un demi scrupule à deux scrupules (Dictionnaire des drogues, page 803). Il préférerait celui qui vient à la naissance d'un garçon à celui d'une fille. Il devait en outre provenir d'une femme saine et vigoureuse, être entier et beau. SCHROEDER s'en servait pour le même usage « *ad epilepsiam, ad faetum exterminandum* ».

Les célèbres accoucheurs MAURICEAU et PEU relatent en la blâmant la coutume des accoucheuses d'appliquer le délivre chaud sur le ventre des enfants. Il a été aussi très souvent employé pour favoriser la sécrétion lactée. N'a-t-on pas recours même aujourd'hui dans ce but au placenta de brebis. HOFFMANN croit que c'est le meilleur remède dans l'épilepsie et GEOFROY dans son traité de Matière médicale, nous apprend que l'arrière-faix humain contient beaucoup d'huile et de sel volatil, ce qui le faisait servir à de nombreux usages en médecine ; il efface, lorsqu'il est appliqué sur le visage, tout chaud dès la sortie, les lentilles, les nævi. Desséché et réduit en poudre, il est employé à l'intérieur contre l'épilepsie, pour favoriser et hâter les accouchements, pour faire sortir le fœtus mort, pour apaiser les tranchées. L'esprit volatil excite le flux menstuel. Et d'après ETTMULLER, un roi de Pologne épileptique a été guéri grâce à l'ingestion de placenta humain.

L'urine a été une des substances les plus universellement employées. Son usage remonte jusqu'à HIERO-

NOTE, qui pensait que l'urine d'une femme qui n'a jamais eu de rapports qu'avec son mari, était un remède souverain contre une cécité qui durait depuis dix ans et dont était atteint un roi d'Egypte qui avait manqué de respect au Nil débordé. PLINIE nous apprend que XENOCRATE d'APHRODISIE rangeait l'urine humaine parmi ses médicaments habituels. Soit en applications externes et en instillations, soit en gargarismes et comme boisson; on lui a attribué des propriétés multiples et on l'a utilisée comme telle dans les affections les plus diverses. Comme antiseptique et résolutive elle a été et est encore employée dans certaines régions, en gargarismes contre l'angine, en lotions dans les maladies des yeux, en applications contre la goutte etc...

DAVID PLANIS CAMPY, la trouve bonne contre les brouillards, les taies, les nuages, les ulcérations des yeux ou des paupières, la gourme des enfants, les brûlures et les ulcères.

Nouvellement rendue elle était employée comme purgative et bonne pour la goutte, pour les vapeurs hystériques; elle passait pour lever les obstructions si on en buvait deux ou trois verres le matin à jeun. Elle résolvait et desséchait la gratelle, les dartres et les démangeaisons. En applications chaudes elle calmait les douleurs de la goutte.

Jean LIEBAUD (page 460 de ses *Secrets de Médecine et philosophie* composez en IV livres MDCXVI) nous donne la formule d'un « collyre qui restaure la veüe quasi perdue » composé de diverses plantes « faic-

tes tremper en urine d'un petit enfant et distillées par alambic » Plus loin (Page 114 b. du même ouvrage) il donne la composition d'une « huyle fort bonne pour tous les nerfs, jointures, sciatique, goutte des mains et des pieds » : « Prenes urine de petits enfants, vingt livres, souffre, une livre et chaux non esteinte deux livres, faictes les cuire dans l'urine, si bien que l'urine soit devenue verdâtre, puis les coulés et faictes bouillir jusqu'à consistance et espaisseur de miel, et couleur de soleil, etc... » C'est le même Jean LIEBAUD qui nous apprend comment on préparait le sel volatil d'urine en distillant par l'alambic « de mesme façon que le vinaigre jusques à l'espesseur de la poix ». Ce sel d'urine était employé par LEMERY pour faciliter l'accouchement et faire sortir l'arrière faix. (LEMERY, Secrets de médecine page I, livre II). Pour une personne atteinte de rhumatismes LEMERY recommande de faire bouillir un verre de sa propre urine et de s'en « bassiner la partie affligée » (page 188, livre II). A la dose de 2 à 3 verres à l'intérieur il lui trouve des propriétés purgatives. (Cours de Chimie page 823).

On avait même réussi à extraire de l'urine du phosphore brulant ou phosphore urineux surtout dans l'urine de ceux qui boivent de la bière. Ce fut, au dire de LEMERY, (page 831 du cours de chimie) un alchimiste de Hambourg nommé BRANDT qui cherchant la pierre philosophale dans l'urine, découvrit ce phosphore en 1669 ; mais il emporta son secret à sa mort et ce fut Mr RUNCKEL chimiste de l'électeur de Saxe qui réus-

sit à le retrouver « et montra généreusement sa découverte à plusieurs de ses amis ». Des remèdes tirés de l'urine humaine, le plus répandu était l'essence ou esprit d'urine. MOYSE CHARAS (page 572 de sa pharmacopée royale) nous apprend qu'on l'extrayait de l'urine des jeunes gens qui boivent du vin et qu'elle « guérissait l'apopléxie, l'épilepsie, les convulsions. Madame de SÉVIGNÉ aimait beaucoup l'employer. Dans une lettre du 13 janvier 1685 adressée à sa fille Madame de GRIGNAN elle écrit : « Pour mes vapeurs je pris huit gouttes d'essence d'urine, et contre son ordinaire elle m'empêcha de dormir, mais j'ai été bien aise de reprendre de l'estime pour elle ; je n'en ai pas eu besoin depuis. En vérité je serais ingrate si je me plaignais ». Et la gracieuse marquise revient sur ce médicament dans une lettre postérieure. « Pour mes vapeurs, je n'en ai pas eu depuis : elles n'ont rien de commun avec ma jambe et si elles me revenaient, je ne me tiendrais pas éconduite de l'esprit d'urine pour n'avoir pas dormi une nuit ; on a quelque fois des dispositions qui empêchent de dormir, sans esprit d'urine et sans qu'on sache pourquoi ».

SCHROEDER (Pharmacopée 1688 page 602) préconisait l'emploi de l'urine « in obstructione hepatis, vesicæ biliaris, pestis proeservatione, ictero, hydrope ». Il ajoute en outre « Quin et mariti urina hausta, partum difficilem facilitate dicitur ; resolvit tumores modificat vulnera etiam venenata abstergit furfures capitis.

D'après ARNAUD de NOBLEVILLE (Suite de la

Matière médicale de GEOFFROY (1757, T. VI, page 460) l'urine humaine possède des propriétés qui la font employer à l'extérieur et à l'intérieur. Elle est, à l'intérieur, apéritive, atténuante, résolutive et détersive, lève les obstructions (on ne s'en douterait pas), guérit la jaunisse, dissipe les vapeurs et « procure les secours ordinaires au sexe ». En Italie, les filles aux pâles couleurs, dit-il, d'après RAMAZZINI, s'en guérissent en buvant le matin un verre de leur propre urine. Elle est utile aussi dans la paralysie, la goutte, les maladies hypocondriaques. En lavement elle est efficace contre la colique et la paresse de ventre, comme purgatif « grâce à son sel qui sert d'aiguillon ». A l'extérieur elle calme la goutte en cataplasmes. En lotions elle est utile contre la teigne, la gale, la gratelle, les rhumatismes. Les esprits, sels volatils et l'huile d'urine extraits par la chimie ont les mêmes vertus, ajoute-t-il ; ainsi dans les fièvres quartes et malignes. Quant au sel qui reste au fond à la fin de la distillation, il était inutilisé. « C'est un vrai sel commun et celui qu'on a pris avec les aliments, qui se retrouve sous son ancienne forme, en partie dans les urines, en partie dans les gros excréments. Lui aussi nous apprend que l'urine contient un phosphore, mais, et cette explication est digne d'être mentionnée : « aujourd'hui que l'électricité change tous les corps en phosphore en les rendant lumineux, celui qu'on tire de l'urine n'a plus rien de surprenant ; il rentre dans les voyes de la nature et tient au système électrique qui paraît tenir lui-même à celui de l'univers ».

Ce phosphore brûlant se retrouve dans les matières fécales humaines, qui ont été aussi fort employées en thérapeutique, ESCHINE d'ATHÈNES guérissait l'esquinancie avec de la cendre d'excréments qu'il nommait bytryon. ASCLEPIADE, Pharmacien, faisait prendre des excréments humains à ses malades. Dans le dictionnaire de matière médicale de MÉRAT et de LENTZ, nous trouvons en effet à l'article excréments « qu'ASCLEPIADE dont GALIEN parle avec éloge, passe pour être le premier qui ait conseillé l'emploi des excréments humains mais peut-être ne fit-il qu'ériger en précepte écrit, un usage déjà consacré dans l'Orient notamment en Egypte où de temps immémorial on attachait des idées superstitieuses aux objets même les plus dégoûtants » XENOCRATE d'APHRODISIE d'après PLINE aurait aussi fait emploi des excréments humains. PIERRE D'ESPAGNE en 1525 employait comme ESCHINE la cendre d'excréments contre les taies et le pannus.

Jean LIEBAUD raconte que « l'eau distillée par l'alambic de fiente d'homme rouge ou rousseau est souveraine pour les fistules, rogers et obscurités d'yeux ; pour oster la taye des yeux, estancher les larmes si vous en mettez quelques gouttes dans l'œil ; elle guarist l'escare et red les cicatrices belles si elles en sont fomentées. Prise en breuvage secoure les épileptiques, mesmement si leur tête on est frottée ; appliquée sur les apostemes les rompt incontinent, Beue, guarist les hydropiques, dissoulte avec chaux et beüe rompt la

Pierre, secoure incontinent les morsures des chiens ou autres bestes enragées et venimeuses ; moyennant qu'elle soit beüe soudain après le venin elle guarist. Elle est bonne pour les vers, chancres, ulcères corrosifves pour la cheute du poil si on lave le lieu où tu veux que les cheveux renaissent, puis l'on frotte le dict lieu de bon miel l'espace de trente jours ; c'est aussi un singulier et secret remède pour toute tigne et gratelle. Et afin que cette eau ne soit puante tu y pourras mesler un peu de muse et de camphre ». (Page 38, Secrets de médecine). Voilà résumés les multiples usages pour lesquels on employait les excréments humains. DAVID PLANIS CAMPY pleinement d'accord avec LIEUBAUD, trouve l'eau de fiente humaine incomparable contre les ulcères, chancres etc... Plus loin encore LIEUBAUD y revient et ajoute qu'elle mortifie la fistule. Il donne aussi la formule d'une « huyle extraite des excréments d'enfants qui est bonne pour la tigne ». SCHROEDER (Pharmacopeia Schroederi Hoffmania page 602) pense que le « carbon humanum paracelso emollit, maturat, anodynum est ad anthraces pestilenciales maturandos, ad phlegmonem gutturis anginam curandum ». MOYSE CHARAS écrit dans sa Pharmacopée royale que « la fiente de l'homme à laquelle quelques-uns ont donné le nom de civette occidentale (nous verrons dans un moment que c'est PARACELSE qui lui a donné ce nom) lorsqu'étant sèche au soleil, elle a changé sa mauvaise odeur en une bonne ne manque pas aussi de

vertus. « On en tire, dit-il un huyle employée contre les erisypèles ulcérés et la teigne.

LEMERY (Dictionnaire des drogues universelles simples et composées édit. de 1807) pensait lui aussi que les « excréments humains sont digestifs et maturatifs étant appliqués sur les bubons pestilentiels ». Il relate que M. Bridet les fait fermenter et sécher en petites meules comme la tourbe et il en prépare ce qu'il appelle sa poudrette inodore, végétative, pour fertiliser la terre. Il nous apprend aussi qu'on l'appelait en latin « oletum vel stercus humanum » et qu'on l'employait aussi contre les fièvres intermittentes, pour résoudre les esquimancies ; sec et pulvérisé pour les enflures de la gorge. La dose en était depuis un scrupule jusqu'à deux dragmes.

Dans la matière médicale de GEOFFROY on trouve que les excréments de l'homme appelés par PARACELSE soufre occidental contiennent réellement du soufre et une huile anodyne qui les rend emollients, adoucissants digestifs maturatifs. On en fait, est-il dit, murir les anthrax et tumeurs pestilentiels. Les cataplasmes de matière fécale d'après ETTMULLER réussissent le mieux pour amener les tumeurs malignes à suppuration avantageuse. Desséchés en poudre avec le miel, autour de la gorge contre l'esquinancie, mais ajoute l'auteur de la Matière médicale « nous laissons ce remède à ceux qui ne sont pas dégoutés et préférons l'album graecum qui est plus résolutif et nous paraît moins révoltant. » L'eau de fiente humaine est ophtalmique. Elle fortifie la vue,

dissipe les taches de la cornée ; en gouttes dans l'œil, elle fait croître les cheveux et embellit la peau. Et il rapporte d'après les Ephémérides d'Allemagne l'histoire d'une dame qui avait conservé sa beauté jusqu'à un âge fort avancé en se lavant quotidiennement avec l'eau d'évaporation recueillie sur le couvercle d'un récipient en cuivre où déposait ses matières un des ses jeunes domestiques. « Par ce fard *odoriférant* elle avait trouvé le moyen de se conserver belle pendant sa vie. (Page 474 tome VI). Nous sommes persuadés que cette liqueur qui est douce et onctueuse peut en effet, dit l'auteur de la matière médicale, adoucir et embellir la peau. Mais n'y a-t-il pas de l'extravagance à être assez esclave de sa beauté pour vouloir la conserver par l'usage d'une chose aussi sale et aussi dégouttante ». Nous ne sommes pas loin de penser que si la propriété de ce procédé était démontrée, on trouverait aujourd'hui pas à mal de belles qui y auraient certes recours. Mais ce qui est le plus certain c'est que l'auteur des Ephémérides et celui de la Matière médicale ne faisaient pas preuve d'après cette unique observation d'un rigorisme bien scientifique. Quant à l'huile stercorale, elle était bonne contre les dartres et le cancer de la mamelle. Par une longue digestion on pouvait même, paraît-il, faire perdre aux excréments leur mauvaise odeur et la réduire à celle du musc et de la civette, ce qui la faisait appeler par PARACELSE, civette occidentale.

CARANÈS (Remèdes d'autrefois) rapporte même que les excréments humains étaient employés comme anti-

dote dans l'empoisonnement par l'aconit.

Nous arrivons au dernier produit retiré de l'homme vivant employé en thérapeutique : le sang. Déjà ARCHELAUS et ORPHÉE guérissaient l'esquinancie en frottant la gorge avec du sang humain. XÉNOCRATE attribuait des vertus magiques au sang menstruel. Nous avons déjà vu et nous n'y reviendrons pas que les Romains buvaient couramment dans diverses maladies du sang chaud d'enfants égorgés ou de gladiateurs et nous savons que PLINE L'ANCIEN condamnait ces coutumes féroces.

PARACELSE composait un remède dans lequel entraient l'usnée des chênes, la mumie, la graisse humaine, le sang humain. Cet onguent avait la propriété de guérir les blessures si graves fussent-elles en y enfonçant un morceau de bois trempé dans du sang de blessé et cela même à distance, si on avait pu s'en procurer. Molière aurait pu à plus juste titre, exercer sa verve contre des pratiques pareilles que contre les saignées et clystères qui sont parfois efficaces. C'est encore PARACELSE qui guérissait l'épilepsie par le sang humain. Pour cela il prenait du sang humain qu'il faisait décomposer durant six semaines jusqu'à ce qu'il fut couleur d'or : « digeretur sex septimanis ; tunc sit coloris aurei et tunc convenit ac prodest » ; il fallait en prendre plusieurs scrupules par mois et continuer le traitement pendant douze mois « tunc adest vera cura » Ou bien il le distillait après décomposition et à la dose de plusieurs scrupules « mitigat morbum et tollit ». On

pouvait aussi le faire boire, mais alors il fallait le prendre dans certaines conditions astrales : « ut in conjunctionibus LEONIS, Tauri Ariëtis, Scorpionis, velut et Martis, Mercuris, etc. . . » sinon par ce remède on pouvait tuer plutôt que guérir et il en faisait le reproche à plusieurs médecins : « Vos autem in medicis bibendum sanguinem exhibetis sine prævisione Astrorum ; quo remedio plures occiditis quam sanatis ; idque hac de causa quia astra in sanguine tota manent, donec is refrigerat.

« Maturo ergo judicio sanguinem indicabis ne is ob astris infectus sit ». (Page 672, PARACELSI opera omnia edit. 1648).

L'eau très précieuse d'ALBERT LE GRAND, l'huile de GORDON si vantée dans le « Trésor des Remèdes secrets » d'EVONIME contenaient de la quintessence de sang humain.

JEAN LIÉBAUD préparait une « eau de sang d'homme singulière pour les gouttes et défluxions sur les jointures, si les lieux malades en sont fomentez » qui devait être préparée avec du sang de jeune homme « bien dispos et sain de l'âge de vingt ans ou environ ». C'est LIÉBAUD qui nous rapporte une « epistre de Maître ARNOULD DE VILLENEUVE à Maître JACQUES TOLETAN, du sang humain », qui serait toute entière à citer et dont nous extrairons quelques passages : « Maître JACQUES amy très cher : longtemps à que m'avez prié vous communiquer par escrit mon secret de sang humain, lequel j'ay aidant la divine puissance, par mon industrie et par longues expériences non sans une

infinité de labeurs inventé et en plusieurs choses expérimenté...

C'est un don céleste destiné de Dieu pour nous indigne lequel ny les médecins ont cogneu, ni les philosophes qui ont travaillé en la calchimie ont entendu.

... J'ai cogneu par expérience la vertu de cette chose être si grande qu'il me serait fort difficile la vous déclarer assez amplement et pour ce, nous l'avons enfermée au pays de pénitence (nous l'avons gardée secrète).

Entendez-donc ce secret :

« Prenez sang humain qui sort d'homme fort sain en aage moins de trente ans ; tirez-en les quatre éléments (il n'en mentionne que trois ; le 4^e qu'il néglige doit être le caillot : cruor, et ne tire ses trois autres éléments que du liquide : liquor) comme scavez fort bien selon l'alchimie et estompez (bouchez) soigneusement à part chacun élément afin que nul air y puisse entrer ». Le premier de ces éléments est l'eau de sang humain qui « est bonne en toutes maladies tant froides que chaudes en tant qu'elle a une nature occulte laquelle réduit la complexion vicieuse à son tempérament naturel. » Parmi les nombreuses affections qu'elle guérit, citons celles-ci : « elle chasse le venin du cœur, dilate et humecte les artères, etc. », mais il néglige de nous apprendre comment il s'en servait et à quelle dose. Le deuxième élément qu'il emploie est l'air du sang humain qui « non moins est singulier à toutes les choses susdites, voire davantage que l'eau ». Qu'était-ce que ce gaz ? Sans doute les gaz dissous dans le sang. Le troisième élément est le

feu de sang humain : (probablement un produit de distillation) : « il est beaucoup plus précieux, plus admirable; et vaut à toutes les choses esquelles l'air est profitable, qui plus est, faict revivre un homme mort ; qu'ainsi soit si à l'heure du hocquet de la mort l'on baille de ce feu la quantité d'un grain de fourment tempéré avec vin, de façon toutefois qu'il passe le gosier, fera revivre la personne et ira soudainement jusques au cœur en chassant les humeurs superflues, en sorte que le malade pourra parler quasi une heure entière et disposer de sa dernière volonté. Par ce moyen, j'ai veu faire miracle en la personne de monseigneur le comte de Paris lequel était quasi mort ; mais tost qu'il eut avalé ce médicament, il revint à soi quelque peu et expira une heure après, ce que j'ay aussi expérimenté à l'endroit de plusieurs. Si les vieilles gens usent tous les jours de ce feu en petite quantité sentiront soulagement en vieillesse, par une allégresse et resjouissance qu'ils auront en leur cœur, à la façon des jeunes gens. Pour celle cause ce feu est appelé élixir de vie ». (Page 156 des Secrets de Médecine).

Les alchymistes, nous apprend Jean de RENOU, tiraient en outre une huile de sang humain : « mais les vrais et dogmatiques médecins ne se servent dudit sang que pour l'emplastre qu'on appelle ad herniam. A la place duquel GALIEN veut qu'on substitue celui du pourceau.

Au reste touchant l'usage du sang humain, il se faut bien prendre garde de n'employer pas celui des mala-

des ny moins encore celui de quelque homme qui soit subject à yvrognerie ou gourmandise, mais plutôt celui des plus sains et tempérez si faire se peut et notamment de ceux auxquels on a coupé la teste par arrêt ; car par ce moyen on peut promptement recueillir le dit sang tant véneux qu'artériel. Or ce que je dis du sang humain je le dis plutost par opinion commune que pour avoir recogneu en lui aucune vertu qui mérite d'estre couchée par écrit et qu'ainsi ne sait quelle qualité naturelle peut avoir ce qui est sec et aride et qui a perdu tous ses esprits et par conséquent toute sa bonté naturelle ? Quant est de moy doncques, je crois qu'il est fort peu adstringent et moins encore efficaceux pour estre employé en la composition de l'emplastre ad herniam » (œuvres pharmaceutiques Jean de RENOU page 432).

DAVID PANIS CAMPY nous donne la composition de cette huile de sang que le docte Jean de RENOU a oublié, ou plutôt négligé, dans son septicisme à l'égard de ses vertus de nous transcrire. Mais la technique en est si compliquée que je ne sais si nos modernes chimistes en réussiraient la préparation de prime abord. Cette huile était incomparable aux épileptiques et à toutes gouttes et douleurs de jointures. « Qui sçaura le moyen de l'administrer contre la lèpre commençante en recevra de l'honneur ». Sa dose est d'un scrupule contre l'épilepsie et encore ses vertus sont augmentées « au renouvellement de la lune et lorsque la paroxisme approche ». Pour les gouttes il fallait en oindre deux ou

trois fois par jour les jointures. (DAVID PLANIS CAMPY, Œuvres 1646 page 505).

C'est lui aussi qui nous dit que l'eau distillée de sang menstruel arrête les pertes de sang. Mais c'est un remède très dangereux. Ainsi WANDER VIEL cite l'exemple de LUCILLA, femme de LUCRÈCE, qui soupçonnant son mari d'infidélité, lui fit boire du sang menstruel dont il devint si fou qu'il se tua. BORRELUS pense de même, il conte en effet l'histoire d'une personne qui ayant pris du sang menstruel devint folle et tua son père. WEDELIUS est du même avis. Le sang menstruel servait surtout pour guérir les suppressions de règles ou pour faire des philtres que l'on faisait prendre aux personnes dont on voulait s'attirer l'affection. D'après d'autres auteurs, le sang des femmes en règles était efficace contre les tumeurs, les écouelles, la goutte. Desséché avec l'huile rosat, il calmait les maux de tête des femmes.

On obtenait aussi un sel de sang humain en brûlant dans un pot de ce sang avec de l'eau de pluie ; remède singulier contre les maladies de vessie, les douleurs dans les articles « notamment la podagre, la chiragre et la gonagre ».

MOYSE CHARAS donne les diverses préparations de sang humain mais il n'est pas du « sentiment de ceux qui veulent que le sang humain avallé chaudement au sortir des veines soit un remède spécifique contre l'épilepsie, car outre l'horreur qu'on doit avoir pour un si cruel breuvage » ce sang sorti des vaisseaux s'altère

rapidement et qu'au lieu d'être porté dans les artères et veines dans l'état où il se trouve quand on l'extrait, il faut nécessairement qu'il change de nature dans l'estomac et qu'il y perde sa couleur et sa consistance naturelle. Mais par la distillation on peut croire qu'il en tire des remèdes fort efficaces et contre l'épilepsie et contre toutes les maladies du cerveau. Il faut se servir du sang d'un adulte mais qui n'ait pas de cheveux roux. Pour SCHROEDER le sang est bon contre l'épilepsie, et les hémorragies « *praecipue narium hemorragiae* ».

LEMERY le distillait en gouttes dans l'oreille sourde contre la surdité éprouvée. Il en faisait un emplâtre de sang humain contre les vieux ulcères.

Du temps de GEOFFROY le sang humain semble avoir perdu la faveur des savants. Il nous dit bien qu'on fabriquait par distillation une eau, un sel volatil, un esprit, un sel fixe et une huile fournissant à la médecine plusieurs remèdes, mais dont les « vertus sont équivoques et qui ne sont plus guère d'usage ». Il doute même que le sang humain ait jamais guéri l'épilepsie et croit en outre qu'il a souvent causé des accidents tels que : hommes qui sont devenus « phrénétiques et maniaques après avoir bu du sang humain ». Aussi déconseille-t-il de le prendre à l'intérieur. « Il semble même que l'humanité réclame contre cet usage ». A l'extérieur il croit toujours qu'il arrête les hémorragies surtout celles du nez en l'employant en applications sur le front avec un linge mouillé ; ou bien insufflé en poudre dans les narines. « Dans toutes ces méthodes, qui reviennent au

même, le sang agit par sa glutinosité qui le rend adhérent aux vaisseaux ouverts comme une espèce de bouchon ou qui en se séchant sur le front resserre le calibre de ceux qui s'ouvrent dans les narines ».

Nous ne parlerons que pour mémoire de la transfusion d'homme à homme, dont l'idée remonte à RICHARD LOWER. Depuis la découverte de HARVEY, on avait eu l'idée de faire des injections intraveineuses de solutions médicamenteuses. RICHARD LOWER fut le premier à faire des injections intraveineuses de sang en 1663. Mais FRASCATI, RIVA et MANFREDI en Italie osèrent les premiers pratiquer la transfusion d'homme à homme. Toutefois il y eut des abus, des insuccès et cette pratique finit par être défendue par les autorités.

Parlerons-nous enfin des propriétés thérapeutiques de l'homme vivant plus efficaces de l'avis de certains que celles du cadavre ? N'a-t-on pas cru longtemps qu'il suffisait à certaines personnes de toucher certaines catégories de malades pour les guérir ? « Pour la corroboration de la chaleur naturelle et de toutes les vertus substantielles de toutes les parties du corps, n'y a pas un plus propre ni plus efficace topique que la main de l'homme bien tempéré et robuste... Le front d'une teste de bon entendement appuyé sur celui de l'imbécile profite beaucoup pour la corroboration d'icelui ». Ainsi s'exprime un médecin du XV^e siècle, Jean SUAN.

« Cette faculté inexplicable (qui coupe chemin aux maladies futures et guérit les présentes) ne se rencontre

pas seulement ès plantes, mais aussi ès animaux et minéraux ; car nous trouvons dans les mémoires des anciens Grecs que le poulce de Pyrrhe, roi des Epirotes agueri plusieurs personnes à qui la rate enflée donnait beaucoup d'incommodité ; et un chacun de nous sçait que nostre très chrestien Roy de France et de Navarre guérit parfaitement les escrouelles par un seul attouchement».

Ainsi s'exprime le docte Jean de RENOÜ et en effet on a attribué de tout temps aux rois de France, le pouvoir de guérir les écrouelles.

Il leur suffisait de les toucher avec la main, le lendemain de leur sacre en leur disant : « Le Roi te touche et Dieu te guérit. » Ce privilège remonterait à Clovis et lui aurait été concédé lors de son baptême par la colombe qui avait apporté du ciel l'huile divine dont il fut oint par Saint remy.

D'autres pensent que ce droit ne remonte qu'au roi Robert. En tous cas depuis ce dernier, tous les rois de France se soumirent à cette corvée et guérèrent les écrouelles, ou du moins, on le crut. La cérémonie du toucher des malades atteints d'écrouelles avait lieu après le sacre de chaque souverain et aux veilles des grandes fêtes. Les malades étaient avertis par un édit du prévôt. Tous les rois s'y soumirent jusqu'à Charles X, auquel les malades étaient présentés par ALIBERT et DUPUYTREN. Louis XVI en toucha jusqu'à 2.000 mais sur ce nombre 5 seulement furent guéris. « La grace de santé, dit DAVID PLANIS CAMPY, laquelle nous voyons particulièrement distribuée à nostre très chrétien Roy de

France de guérir particulièrement luy seul des escrouelles, est une vertu qui n'est despartie à ses frères, ainsi seulement à luy ; on dit le même du Roy catholique des Espagnes pour le mal caduc ; toutefois on n'a point veu encore les effets que quelques-uns ont voulu dire que le Grand Turc guarit semblablement du cancer » Et il nous explique que celà est dû à ce fait que Dieu a délégué cette propriété à quelques-uns pour faire paraître qu'il est le seul Dieu vivant « l'auteur et promoteur de toutes choses, que c'est luy de la main duquel dépend la guarison de tous les affligés tant corporellement que spirituellement » et s'il l'a attribuée aussi à ce « barbare » c'est afin qu'il reconnaisse la puissance de Dieu ; mais cet ingrat l'attribue, dit-il, à « son faux prophète Mahomet, comme nous chrétiens paganisant, l'invention de la médecine à appolon ».

De même les rois de Hongrie passaient pour guérir la jaunisse, les rois de Castille les démoniaques et les rois d'Angleterre les épileptiques « mais ces derniers prétendaient encore guérir les écrouelles ce dont ils n'ont jamais fourni aucune preuve certaine ». Il y avait même des gens pour prétendre que les écrouelles étaient guéries par certaines autres personnes que les rois de France, mais dit la princesse Palatine « on a connu que ce n'était là qu'une superstition » Hélas, Princesse, la croyance à la guérison des maladies par les rois de France et autres lieux n'était aussi que superstition.

CHAPITRE III

Produits tirés de l'homme mort employés en thérapeutique

Parmi les substances tirées de l'homme mort, employées en thérapeutique, celles qui ont occupé la place prépondérante sont le crâne, le cerveau, la graisse et surtout l'usnée et la momie. Mais à côté de celles-ci venaient se ranger la vésicule biliaire, le foie, le poumon humains et jusqu'aux dents, à la peau et au cœur de morts.

La vésicule biliaire extraite des hommes tués à la guerre, a été employée par les Chinois contre les maux d'yeux.

Le foie a été employé par ARÉTÉE et par XENOCRATE d'Aphrodisie ; l'abbé ROUSSEAU le prescrivait chez les hépatiques pour les soulager, Le poumon « d'un pendu ou d'un homme mort de mort violente » était préconisé par TURQUET DE MAYERNE contre l'asthme.

Le dictionnaire de MERAT et de LENZ nous apprend que la peau humaine façonnée en ceinture était dite souveraine contre l'hystérie, l'épilepsie et pour expulser le fœtus mort ; que les dents recueillies en cas de mort violente étaient alexipharmques et fournissaient en les brûlant une vapeur utile pour remédier à l'impuissance ; le cœur était employé contre l'épilepsie. ETTMULLER se servait de la rate humaine contre les cachexies des filles par suppression des mois.

Les Grecs, au dire de PLINE traitaient déjà l'épilepsie par la cervelle des enfants. C'est ainsi que XENOCRATE d'Aphrodisie la mentionne dans son livre sur la matière des médicaments.

Pendant tout le Moyen-Age et la Renaissance le cerveau a été couramment employé contre l'épilepsie et l'apoplexie. On fabriquait un esprit volatil appelé par SCHROEDER « aqua aurea » avec la cervelle d'un homme sain, mort de mort violente « anti-épileptiam insigne reputatur » dit SCHROEDER (page 602 Pharmacopeia 1688). Il était prescrit à la dose de 1 à 4 scrupules.

LEMERY enseigne dans son cours de chimie que la cervelle d'un homme sain, mort de mort violente ou pendu, est un fort bon remède avalée à la dose de deux dragmes pendant un quinzaine de jours. Et il fait cette remarque curieuse, à citer en entier : « C'est une chose qui passé l'imagination que l'on puisse avancer aussi positivement un fait qui ne pourrait être constaté que par un grand nombre d'expériences parmi les

Cannibales et les Antropophages. La dose surtout du remède est ce qu'il y a de plus singulier. Pourquoi en effet a-t-elle plutôt besoin d'être fixée que celle du cerveau des autres animaux dont on peut manger à discrétion sans en éprouver d'effet marqué ? » (Page 868 Cours de Chimie). Evidemment ! Mais LEMERY avait sans doute plus de confiance dans les produits de distillation puisqu'il nous apprend qu'il distillait le crâne et le cerveau de l'homme pour en obtenir une huile et un esprit de tête humaine employés contre l'épilepsie, l'apoplexie la paralysie, la léthargie, l'hystérie, pour exciter la sueur, résister au venin, pour guérir les palpitations, les vapeurs, le scorbut. Il les prescrivait à la dose de 4 à 24 gouttes. Il nous apprend qu'on fabriquait aussi un elixir anti-épileptique appelé gouttes d'Angleterre, avec le crâne et la cervelle, et de l'esprit de vin.

CABANÈS rapporte que les Kabyles se servent de la cervelle extraite d'un cadavre humain pour guérir les enfants idiots et arriérés.

Le crâne humain était souvent associé au cerveau dans le traitement des diverses affections cérébrales. Mais on l'a fort employé aussi isolé.

Déjà les Grecs et les Arabes en faisaient usage. ANTÉE préconisait contre la morsure des chiens enragés un breuvage où il entraînait du crâne de pendu. Et nous avons vu qu'AVICENNE l'employait dans l'épilepsie. Le médecin CLAUDE DARIOT préconisait le produit de la pulvérisation de crâne humain comme remède souverain contre l'épilepsie et la gravelle.

LIEBAUD en fabriquait une « huyle des os du mal caduc » dont voici la préparation. « Prenés os de la suture lambdoïde des testes d'hommes morts ; mettés les pour calciner jusqu'es à ce qu'ils rougissent puis soyent esteints dans l'huile et tricturés. Ce médicament est fort excellèt pour oindre le lieu malade ». ETTMULLER le conseillait à l'état de sel de crâne contre l'asthme de cause nerveuse (par opposition à l'asthme dû aux tubercules et pierres du poumon). DAVID PLANIS CAMPY (Œuvres 1646 — page 506) nous donne le procédé de fabrication de l'huile de crâne humain faite avec « telle quantité de coupelles de crâne que vous voudrez » On l'obtenait par distillation de ces couperelles de crâne, à la cornue, au four à sable, « avec de l'eau distillée de saulge de peoine, de fleurs de lillet, de guy de chesne et mélangée à six fois autant d'esprit de vin ». Cette huile était incomparable contre le mal caduc, donnée à la dose de trois, quatre à cinq gouttes avec de l'eau de gui de chêne alcoolisée. Il préparait aussi un vin antiépileptique fait avec les raclures de crâne humain récent, du gui de chêne, de la noix muscade, de la cannelle le tout infusé dans du vin blanc. Il fallait en prendre une à deux cuillerées à bouche aux nouvelles et pleines lunes, et aux deux quartiers pendant plusieurs matins. Une autre spécialité antiépileptique due à DAVID PLANIS CAMPY était la quintessence de crâne humain, faite avec du crâne, non inhumé, macéré dans l'alcool et distillé, associé au magistère de perles, corail etc. .

FRANÇOIS BAYLE (Dissertationes medicæ, Tou-

louse 1670) assure s'être guéri lui-même d'un saignement du nez rebelle en s'appliquant sur la peau de la poudre de crâne humain que TURQUET de MAYERNE employait contre l'épilepsie.

Voici la formule d'une spécialité très employée à cette époque contre l'épilepsie : la poudre de lune : « Prenez de l'ongle d'élan, du magistère de crâne humain, de chacun une once et demie, du précipité de lune (d'argent que les astrologues appelaient lune) du sel de perles, de l'huile de cornes de cerf, de la fiente de paon, de l'arrière faix desséché d'une femme qui ait eu un mâle à son premier accouchement. Elle est bonne contre l'épilepsie.

D'HEMERY rapporte que M. Boulanger, Président, se guérit, grâce à la poudre de crâne très diluée, d'un ulcère qu'on n'avait su guérir en dix ans. Et il l'employait depuis pour couvrir « quelques plaies et ulcères que ce soit ». Il l'employait d'ailleurs aussi contre le mal caduc.

MOYSE CHARAS pensait de même et préconisait de le prendre en poudre simplement rapée à la lime, de préférence aux « ustions, calcinations ou magistères qui en dissipent les meilleures parties ».

POMET préférait le crâne des criminels nouvellement pendus dépouillé de son pannicule charnu, vidé de sa cervelle, lavé et séché, à l'usnée généralement employée comme nous allons le voir.

SCHIROEDER le préconisait contre toutes les maladies de la tête « ad capitis morbos ». On en fait, dit-il

une préparation calcinée, un extrait, une teinture, et un magistère dont LEMERY va nous donner la préparation. « Pour faire le magistère de crâne humain, on calcine le crâne et on le pulvérise subtilement. Mais ce magistère n'est qu'une tête morte privée de vertu ; on fera bien mieux d'employer à sa place du crâne d'un jeune homme mort de mort violente » (Pharmacopée universelle page 350). Il faut remarquer toutefois que le cadavre ne doit pas avoir été inhumé, car la partie la plus volatile de ses principes serait dissipée dans la terre. MATTHIOLE avait expérimenté aussi que les os de tête humaine étaient efficaces contre le haut mal. De même Jean de RENOU.

HOFFMANN en 1739 croit que rien n'est préférable à la rapure de crâne humain contre l'épilepsie. D'après GEOFFROY, le crâne humain était fort vanté dans la cure de l'épilepsie et autres maladies du cerveau, à cause d'un sel volatil qu'il contenait. Il devait, dit-il lui aussi, être d'un homme sain, vigoureux, nouvellement mort de mort violente, et qui n'ait point été inhumé. Celui qui serait pris d'un homme mort naturellement de maladie, n'aurait aucune qualité et même dans le premier cas, il faut prendre garde que la personne ne soit infectée du « virus vénérien qui attaque assez fréquemment cette partie. Ce qu'on reconnaît aux exostoses ». La préparation la plus simple était d'après lui de dessécher le crâne et le réduire en poudre, et le prescrire à la dose de douze grains à deux scrupules, seul ou associé. On ne doit pas, à son avis, calciner comme certains

prétendent, entre autres LEMERY, car toute l'huile et le sel volatil y contenus et qui font sa vertu se perdent de sorte qu'on n'a qu'une poudre inerte capable seulement d'absorber les acides des premières voies, mais dépourvue de toute propriété contre l'épilepsie. Toutefois, il reconnaît que GALIEN, FULLER, ÉRASTE et autres auteurs ont nié cette propriété et prétendu que les os humains ou animaux n'agissent que comme absorbants. « Malgré le respect que nous devons pour ces graves auteurs, nous ne pouvons être ici de leur sentiment et outre le grand nombre d'autorités contraires que nous pourrions apporter pour les contre-balancer, nous avons observé plusieurs fois que la poudre de crâne humain donnée seule nous a très bien réussi dans la cure de l'épilepsie, non seulement des enfants mais de quelques adultes au lieu que les autres ingrédients, avec lesquels on le mêle ordinairement comme les racines de valériane, de pivoine mâle et autres ne faisaient presque point d'effet sans son secours. Peut-être ces médecins donnaient-ils cette poudre en trop petite dose, ou que le crâne qui la leur fournissait était suranné, car il perd de sa vertu en vieillissant ». Évidemment une huile et un sel si volatils ! On en fabriquait aussi un magistère peu actif, pense-t-il parce que calciné, un esprit, une huile et un sel employés contre l'apoplexie, l'hystérie, la létargie, l'épilepsie. Le crâne entraient aussi dans la composition de l'eau d'hirondelles et de diverses poudres antispasmodiques. Comment pouvaient donc agir ces os de crâne humain ? Probable

ment par suggestion et peut-être aussi par ingestion de phosphate de chaux.

Les os du crâne n'étaient pas les seuls employés contre l'épilepsie ou autres affections. On peut, d'après MOYSE CHARAS, tirer de tous les os de l'homme des substances approchantes de celles qu'on tire du crâne, en procédant de même. Et LIEBAUD nous donne effectivement la façon de procéder pour obtenir une huile d'os analogue à l'huile au mal caduc » : « Huyle très sainte des os des hommes morts, à toutes douleurs par moy souvent fois expérimentée après la purgation convenable » : elle s'obtient en prenant « les plus gros os des hommes morts, bachés les menus laissez-les enflâber au feu, enflambez, mettez-les dans une cassette ou pot de terre, auquel y ait huyle commune fort vieille, estendez les et si tost qu'aurez jecté une pièce ou esclat dans le pot de l'huyle pilez les à part (sans l'huyle qui sera restée dans le pot) et les mettez dans la cornue destillés comme l'huyle des philosophes ; gardés-la et en usez, c'est une chose grande à toutes les douleurs de jointures principalement à la podagre. »

DAVID PLANIS CAMPY nous apprend de même qu'avec les os humains et des autres animaux; on faisait une huile qui « s'extraict en tout et partout comme l'huile des philosophes » et est admirable contre les gouttes et douleurs de jointures.

SCHROEDER faisait avec les os un magistère et une huile : « anodynum est ideoque insigne antipodagricum ».

Il employait même la moelle des os contre les contractions des membres. Déjà les Latins avaient employé la moelle des jambes contre l'épilepsie.

CHAPITRE IV

Une substance produite directement par la nature, mais qui avait sur l'épilepsie une action bien plus efficace que le crane, c'était l'usnée humaine. C'était une petite plante de deux à trois lignes (quatre à six millimètres) sans odeur, de saveur salée, de couleur verdâtre, qui poussait sur les crânes des cadavres humains qui ont été exposés, très longtemps aux intempéries. Qu'était exactement cette usnée aux propriétés si miraculeuses ? Les uns pensaient que c'était un lichen de la variété *usnea* ; d'autres, parmi lesquels Linné, la variété *saxatilis*. D'autres enfin, et LEMERY se range à cet avis, pensaient que c'était une mousse analogue à la mousse qui pousse sur les chênes et qu'on appelait usnée des chênes. D'où son nom d'usnée humaine. Elle était surtout employée en Angleterre, principalement par les droguistes et apothicaires de Londres ; mais elle était d'un emploi courant même en France. Son principal lieu de production était l'Irlande où elle était très

commune parce qu'on y laissait les voleurs qu'on faisait mourir de mort violente attachés aux fourches patibulaires à la campagne jusqu'à ce qu'ils tombassent en pièces. Toutefois les gibets de Montfaucon devaient être d'un rapport.

L'origine de cette substance devait lui faire attribuer des vertus superstitieuses et magiques. Elle était en effet un astringent de valeur dans toutes les hémorragies qu'elle arrêtaient instantanément, elle était surtout infailible contre les épistaxis, si on l'introduisait dans les narines ; elle desséchait toutes les plaies. Elle entraient avec l'axonge humaine, le sang humain et la mumie dans la composition du baume de sympathie.

Elle contenait aussi une huile et un sel volatils de crâne ce qui la faisait employer avec grand succès à l'intérieur contre l'épilepsie, par tous les médecins de cette époque. Mais, dit le continuateur de la Matière Médicale de GEOFFROY : « Nous sommes de l'avis de de SIMON PAULLI qui dit en parlant de cette plante qu'un médecin ravale sa profession en la prescrivant puisqu'on ne manque pas d'autres substances également astringentes et qui n'inspirent ni la même horreur, ni le même dégoût au malade ». Nous avons déjà entendu le même auteur porter de sévères appréciations contre l'emploi du cérumen, du sang et des excréments humains. Celui-là au moins avait plus de sens commun que ses confrères.

Avec la momie, la graisse humaine a été certainement la matière la plus longtemps employée en médecine.

Nous avons déjà vu que PARACELSE la faisait entrer avec l'usnée de chêne et la momie dans la composition de son onguent vulnéraire contre les blessures, contre la goutte il s'en servait aussi sous forme d'huile ou de pommade. Et LIÉBAUD nous donne la description d'un baume pour les plaies osseuses, de THEOPHRASTE PARACELSE : « Prenés graisse de mumie, suc de millepertuis, centaure, sophie de chacun sept onces, liqueur de myrrhe, mastich, encens de chacun demi-once, litharge préparée, huyle de bois de laurier, le pois du tout et façonnés en baume ».

Elle entrait dans la composition du baume de BATEUS : « Prenez de l'axonge humaine, 4 onces, de l'huile de pétrole et celle d'aspic, etc... » et dans celle du baume de sympathie : « Prenez de l'usnée de crâne humain et de l'axonge d'homme de chacun deux onces, du sang humain et de la mumie de chacun demi-once, etc... »

DAVID PLANIS CAMPY extrayait directement sans eau, de la graisse humaine, des huyles empyreumateuses. Voici comment il les préparait : « L'huile de graisse humaine se distille à l'alambic, avec du sel décrépité ou des petits cailloux de rivière concassés ». On devait la rectifier à la fin de l'opération « afin, non seulement de luy oster l'empyreume, mais aussi pour l'avoir plus beau (l'huile) plus pur, subtil, et efficace ». Les vertus de ces huiles étaient variables suivant les parties du corps où la graisse avait été prise « car l'huile extraicte de la graisse d'alentour du cœur

cœur et du poulmon humain est admirable à l'ephlisie celle prise aux intestins, au flux dysentérique ; celle des reins aux douleurs de dos et coxis, et ainsi des autres parties. Mais généralement l'huile de graisse humaine est admirable pour atténuer, résoudre et adoucir pour toutes retractions de nerfs, aux membres esmaciez, contracts, endurcis et convuls, aux douleurs de podagre, chiragre, etc... » CHARAS, POMET, vendaient de la graisse humaine pour les rhumatismes. Ce dernier se plaint amèrement. (Histoire générale des drogmes, page 7, II^e partie) de la concurrence redoutable que faisait le bourreau aux apothicaires : « Nous vendons l'axonge humaine que nous faisons venir de divers endroits. Mais chacun sçait qu'à Paris le maître des hautes œuvres en vend à ceux qui en ont besoin, c'est le sujet pour lequel les droguistes et les apothicaires n'en vendent que très peu. Néanmoins celle que nous pourrions vendre ayant esté préparée avec des herbes aromatiques, serait sans comparaison meilleure que celle qui sort des mains de l'exécuteur ». LEMERY relate qu'elle était fort en honneur de son temps. Et les deux lettres suivantes publiées par le docteur FLANDIN dans la chronique médicale du mois de novembre 1908 prouvent la véracité de ses affirmations Pour M. FANTON, notaire à Lacombe de Fancey (Isère), chez M. le comte de TANCIN à Grenoble.

A Tancin, ce 7 Décembre 1756.

Monsieur FANTON demandera au père POLICARPE s'il ne peut pas nous faire avoir deux onces de graisse humaine, qu'on paiera : il demandera ou fera demander à Monsieur BEYLIE, si l'on continuera les cataplasmes de mye de pain et de lait au pli du bras..... ».

RÉPONSE :

Grenoble 9 Décembre 1756.

Monsieur,

Le Père POLICARPE est allez à Romans depuis hier, 8^e. Mais le sous-prieur m'a donné les deux onces de graisse humaine que j'envoie par Chamiais.

Monsieur BEYLIE a dit qu'il fallait continuer les cataplasmes de mye de pain et de lait au pli du bras etc..... »

Ce qui prouve que la graisse humaine était fort en honneur et que les moines faisaient aux apothicaires ainsi qu'aux médecins une regrettable concurrence.

Le 1^{er} septembre 1572 pendant les massacres de la Saint-Barthélemy à Lyon, les apothicaires faisaient réserver les cadavres les plus gras pour en tirer de la graisse pendant que les autres étaient jetés à la rivière.

GEOFFORY et ses continuateurs à la même époque que LEMERY pensaient que la graisse humaine est anodyne, émolliente, résolutive. A l'intérieur ils la prescrivaient contre les maladies de consommation, le

marasme et pour dissoudre le sang coagulé dans quelque viseère. Ils rapportent d'après les Ephémérides d'Allemagne, l'histoire d'une fillette qui, tombée d'une échelle vomissait le sang et était dans un état désespéré. On lui fit prendre de la graisse à l'intérieur, deux gros à deux gros et demi, dans du bouillon pendant quelques jours. Ce qui débarrassa sa poitrine des grumeaux de sang, calma ses douleurs lancinantes de côté et la guérit. Nous osons croire que la graisse humaine ne fut pour rien dans cette guérison.

On l'employait aussi dans les cas de fractures, luxations, entorses, contusions de nerfs et tendons comme topique. Toutefois ETTMULLER reconnaît que toutes les graisses d'oyes, de chiens, de chapons, sont de même, en général chaudes, émollientes, détersives, maturatives, digestives et peuvent servir au même usage. D'après MERAT et de LENZ on l'employait aussi pour effacer les traces de la variole et pour préparer l'oléum phlosophorum qui faisait fondre les tumeurs et guérissait les maux d'oreilles. L'emploi de graisse humaine s'est perpétué d'après CABANÈS jusque sous la Terreur où l'on vendait la graisse de guillotiné. Actuellement même en Saintonge, il serait d'usage de frotter les enfants qui ont des convulsions avec de la graisse humaine et à son défaut avec de l'ail. CABANÈS rapporte que du temps de BALZAC, le bourreau recevait en foule des gens qui venaient lui acheter de la graisse de pendu ou de guillotiné ; ses aides leur vendaient, paraît-il du saindoux acheté chez le charcutier.

Mais combien excusable était cette fraude, à côté de celle qui se pratiquait sur la Mumie, si longtemps employée en médecine. Qu'était donc la Mumie ?

Si nous en croyons SCHELENZ de Cassel, la Mumie, que les Egyptiens appelaient Gabarras, tirerait son nom du mot arabe « Môm » qui veut dire asphalte. Jean de RENOU croit de même que « le mot mumie est arabe selon ce qu'en écrivent RHAZÈS et AVICENNE et ne signifie autre chose que bissasphalte, c'est-à-dire poix mêlée avec asphalte ou bitume ». Quand on trouva dans les sépulchres égyptiens des cadavres embaumés dans l'asphalte ou crut « qu'on avait employé de l'asphalte de 1^{re} qualité et on conclut que les parcelles trouvées dans les chambres mortuaires et qui avaient suinté des cadavres, devaient être encore plus actives que les autres. Il fut alors employé spécialement comme médicament sous le nom de « Mumijj ». Il semble bien que c'est de là qu'on a donné le nom de momie par extension non seulement à l'asphalte, mais aux corps embaumés qui en contenaient.

Or l'asphalte a toujours joui de la réputation d'avoir des propriétés curatives, chez les Égyptiens, les Grecs, les Romains, les Perses et les Arabes. De là, à penser que les cadavres qui en étaient embaumés possédaient ces mêmes vertus ; il n'y avait qu'un pas vite franchi. C'est à la suite des Croisades que les soldats ayant fouillé jusque dans les sépulchres et les « chasses » où étaient les corps embaumés et y ayant trouvé une certaine « substance odorante et liquide et de consistance

de miel qui en distillait, la prirent pour la vendre aux médecins qui, munis de raisons et expériences en sceurent bien faire leur profit, car l'ayant essayée souventes fois en plusieurs maladies, ils en guérirent heureusement un grand nombre ». (Jean de RENOU, OEuvres pharmaceutiques, page 433).

Ce fut CONSTANTINUS AFRICANUS de SALERNE qui le 1^{er} fit connaître en Europe les vertus de la momie au XI^e siècle. Puis NICOLAS le MYREPSE, GUY de CHAULIAC, BACON s'en déclarèrent partisans. AMBROISE PARÉ lui même et MATTHIOLE quoique peu enthousiastes l'employèrent comme antidote des contusions et des plaies. PARACELSE pensait que prise à l'intérieur, elle guérit les blessures. « Sic ad potiones vulnerarias, interna Mumia nulla medicina felicior et praestabilior est. Ab extra enim vulnus nullum sanescit. Mumia interna id curat et perficit. » François I^{er} ainsi que les seigneurs de sa cour en avaient toujours des parcelles sur eux pour s'en servir en cas de chute ou de traumatisme quelconque. Mais le pillage des hypogées d'Egypte qui s'effectuait depuis les Croisades ne tarda pas à vider les tombeaux et leur contenu. En outre l'exportation des momies était défendue par la religion et punie.

Cette momie qui ne se trouvait que dans les sépulchres des rois et des princes d'Egypte « lesquels ayant quelque cognoissance de la résurrection des morts faisaient embaumer leurs corps..... à celle fin de les conserver entiers et sans putréfaction jusqu'au jour de

la résurrection », on alla la chercher jusque dans les tombeaux « mesme des plus pauvres à celle fin de retirer du gain et du profit de la putréfaction de leurs corps et encore qu'ils (les médecins) sceussent très bien qu'elle n'était pas si excellente que la première; ce néanmoins ils s'en servaient ou bien ou mal et en donnaient à leurs malades mesme par la bouche ». On alla même jusqu'à embaumer avec du sel et de l'alun les corps des gens morts « ou de laderie ou de peste ou de vérole pour, dans quelques mois après, en tirer la pourriture cadavéreuse qui en distillait, et la vendre pour vraie et légitime mumie ». (Jean de RENOÜ. Œuvres pharmaceutiques.)

POMET (Histoire générale des drogues, II^e partie, page 2) nous apprend qu'il y avait deux sortes de mumies : les mumies noires, ou vraies mumies, tirées des sarcophages d'Egypte ; elles devaient être noires, luisantes, dures, nettes, belles, d'une odeur assez forte qui ne soit point désagréable et qui ne soit point l'odeur de la poix ; elles ne devaient contenir ni os, ni poussières ; les deuxièmes étaient les mumies blanches de Lybie ou d'Arabie qui étaient inférieures et qui n'étaient « autre chose que les corps de ceux qui ont été noyés dans la mer, lesquels étant rejetés sur les côtes de la Lybie, sont ensevelis et séchés dans les sables très chauds ». Il y avait aussi les fausses mumies qui étaient fabriquées à Alexandrie, à Venise et même à Lyon et à Paris. C'étaient « des cadavres morts de différentes manières, vidés, remplis de poussière de myrrhe, aloës, bitume de Judée, et enveloppés de méchan-

tes serpillères empoissées de la même composition ». Ce fut d'abord les Juifs qu'on accusa de ces falsifications. « Nous allons voir maintenant, dit PÔMET, la friponnerie des Juifs à l'égard des mumies, et après eux celle des chrétiens ». Ces momies blanches et ces fausses momies étaient données, dit Jean de RENOÛ, « mesme par la bouche aux malades, chose qui est entièrement estrange et épouvantable..... à la grande honte des médecins... Mais si on veut me croire on la bannira entièrement des boutiques de nos apothicaires comme étant chose ensemblement inutile et barbare ». « Il ne faut pas croire, dit de son côté GEOFFROY, que la mumie commune qu'on nous apporte, soit de la véritable mumie d'Egypte qui ait été tirée des sépulchres des anciens Egyptiens ; celle-là est trop rare et réservée dans les cabinets comme une grande curiosité.

A quels usages était donc réservée cette « dégoutante matière » comme l'appellent MERAT et de LENZ, ? elle a surtout été employée contre les plaies et les contusions. Mais ses vertus étaient innombrables. Elle était « incarnative, roborante, utile contre les contusions, les chûtes, l'aménorrhée, les obstructions, l'asthme, la phthisie même. On la faisait entrer dans toutes sortes de préparations, baumes, emplâtres, onguents, teintures, électuaires, alors employés « ob vanam magis credulitatem quam singularem quandam efficaciam ». Elle entraît dans la composition des baumes de sympathie, de Joseph BALSAMO, dans l'emplâtre OPPODELDOCH de PARACELSE, etc...

SCHIROEDER pense qu'elle dissout le sang coagulé « *resolvit sanguinem coagulatum ; purgationi capitis, mensibus obstructis aliisque affectibus uterinis* ». LEMERY la « trouve bonne au tournoyement de tête, à ceux qui ont la bouche torse, aux passions du cœur » ; elle est excellente aussi, dit-il pour le haut mal, mais il faut la mêler avec la Terre Sigillée. Elle guérissait, en outre les douleurs de tête les plus opiniâtres, en l'appliquant sur le nez ; elle étanchait le sang et faisait grand bien aux ulcérations internes. CHARAS n'en était que médiocrement satisfait : « Ce serait bien icy le lieu de parler des teintures, des extraits et des autres préparations de Momie, que quelques auteurs ont décrit et fort recommandée ; mais je crois que celles que j'ai donnés du crâne et du sang humain étant tirées des parties qui n'ont souffert aucune dissipation, valent à tous usages incomparablement mieux que toutes celles qu'on pourrait faire sur un sujet qui a reçu de très grandes altérations par les injures du temps ou par les artifices des hommes ».

Pour GEOFFROY elle était détersive, vulnéraire et résolutive. Elle était efficace pour résoudre le sang après une chute ou des coups, pour faire renaître les chairs. Prise à l'intérieur elle purgeait la tête, dissipait l'enflure du corps, levait les obstructions de la matrice, guérissait les pertes blanches ; on la prenait à la dose de un demi-gros à deux scrupules. Quant à Jean de RENOU, nous résumerons ses idées à l'égard de la mumie en citant cette dernière phrase : « Je trouve cette pratique

impertinente et sans raison, étant vraisemblable qu'elle leur (aux malades) doit être entièrement nuisible.....

Les vrais médecins sachant que pour empêcher que leur sang ne vienne à se grumeler dans le corps, il est plus expédient sans comparaison de donner au malade d'eau meslée avec un peu de vinaigre ou d'ovymel ou bien quelque autre médicament incisif que non pas de mumie ».

Nombreux étaient d'ailleurs les savants qui avec Jean de RENOU rejetaient cette substance de leur arsenal pharmaceutique.

CONCLUSIONS

La médication organique humaine a subi à travers cette longue filière de siècles des vicissitudes diverses. D'origine et d'essence empirique et populaire au début, pendant les périodes grecque et latine, elle a été, au cours des civilisations modernes, adoptée par les savants, et les médecins qui ont considérablement élargi son domaine. Bénéficiant du principe simpliste, mais séduisant « *similia similibus curantur* », elle brilla au XVII^e siècle d'un éclat incomparable. Mais bien que soutenue par son innocuité, la facilité de sa technique, la tradition et l'autorité de maîtres tels qu'HIPPOCRATE, ASCLEPIADE, AVICENNE et PARACELSE, l'absence de toute base scientifique et les médiocres résultats fournis par une si longue expérience finirent, par la faire tomber dans le plus complet discrédit. Et si de nos jours l'organothérapie animale a pu, grâce à BROWN-SEQUARD, renaître de ses cendres ; on peut affirmer que l'organothérapie humaine a définitivement vécu.

En outre, tandis que les anciens employaient surtout en thérapeutique animale, les gros organes, foie, testicules, poumon, cerveau, os et le sang, etc..... nous utilisons les petits organes à sécrétion, hypophyse, pancréas, corps thyroïde, thymus ou plutôt leurs produits de sécrétion, de même qu'au sang nous préférons les sérums. Ils ne les auraient sans doute pas négligés, si leurs connaissances anatomiques avaient été plus complètes ; nous pouvons donc dire qu'à ce point de vue BROWN-SÉQUARD a complètement innové et que son mérite n'est nullement amoindri par les pratiques ultra-empiriques de ses devanciers.

Vu : Le Président de Thèse :

GILBERT.

Vu ; le Doyen :

D. LANDOUZY.

Vu et permis d'Imprimer :

Le Vice-Recteur de l'Académie de Paris

L. LIARD.

BIBLIOGRAPHIE

Professeur GILBERT. — Leçon d'ouverture du Cours de thérapeutique.

GRASSET Hector. — Le transformisme médical.

GRASSET Hector. — L'évolution médicale.

CABANES. — Comment on se soigne aujourd'hui. Remèdes de bonne femme.

CABANES. — Remèdes d'autrefois.

LECLERC. — Histoire de la médecine 1729.

FRANKLIN Alfred. — La vie privée d'autrefois. — Les médicaments.

FRANKLIN Alfred. — La vie privée d'autrefois. — Les médecins.

D^r L. MEUNIER. — Histoire de la médecine depuis ses origines jusqu'à nos jours.

DAVID PLANIS CAMPY. — Œuvres 1646.

POMET. — Histoire générale des drogues. 1694.

MOYSE CHARAS. — Pharmacopée royale, 1682.

- Jean LIEBAUD. — Secrets de médecine et philosophie
composez en IV livres. MDCXVI.
- Jean de RENOU. — OEuvres pharmaceutiques. Lyon
1737.
- GUY PATIN. — Lettres choisies. 1685.
- LEMERY. — Dictionnaire des drogues simples et compo-
sées, édit. 1807.
- LEMERY. — Secrets de Médecine 4 livres. 1737.
- LEMERY. — Cours de Chimie.
- FERNEL. — La Thérapeutique 1668.
- GEOFFROY. — Matière médicale.
- ARNAUD de NOBLEVILLE. — Suite de la matière médicale
de Geoffroy Tome VI. 1757.
- Pharmacie Française. — Janvier 1908. Mumia vera Ae-
gyptiaca. SCHELENZ traduit par RENAULT.
- MERAT et de LENZ. — Dictionnaire de matière médicale.
- SCHROEDER. — Pharmacopeia SCHROEDERI Hoffma-
nia. 1688.
- Archives cliniques de Bordeaux 1898. F. BRUNET.
L'opothérapie avant BROWN-SEQUARD.
- PARACELSE. — Paracelsi opera omnia medico-chemio-
chirurgica. Genevae 1648.
- PARACELSE. — 7 livres Archidoxe magique traduits en
français.
- d'HEMERY. — Recueil de curiosités rares et nouvelles.
- Dr. Ch. WICKERSHEIMER. — La médecine et les médecins
en France à l'époque de la Renaissance 1905.
- Dr Ch. WICKERSHEIMER. — Les secrets et conseils de
Maître GUILLAUME BOUCHER et de ses confrè-

res. Contribution à l'étude de l'Histoire de la Médecine vers 1400.

COULON H. — Contribution à l'histoire des remèdes. Quelques pages d'un manuscrit Picard du XV^e siècle.

TABLE DES MATIÈRES

	Pages
HISTORIQUE.....	11
CHAPITRE I ^{er} . — Cheveux, Ongles, Salive, Sueur Cérumen, Calculs intestinaux. Bile, Lombrics. Sperme.....	27
PRODUITS TIRÉS DE L'HOMME VIVANT EMPLOYÉS EN THÉ- RAPEUTIQUE.....	27
CHAPITRE II. — Lait, Arrière-faix, Urine, Excré- ments, sang, Propriété des rois de France de gué- rir les écrouelles.....	35
PRODUITS TIRÉS DE L'HOMME MORT EMPLOYÉS ET THÉRA- PEUTIQUE.....	58
CHAPITRE III. — Vésicule biliaire, Poumon, Foie, Cerveau, Crâne et os humains.....	58
CHAPITRE IV. — Usnée, Graisse humaine, Momie	
CONCLUSIONS.....	79
BIBLIOGRAPHIE.....	81

